

Action et communication: la connaissance pragmatique

Penser la pragmatique dans le champ de la communication, et non pas l'inverse.

Essayons de penser non pas tant les rapports entre langage et action, ce qui nous renverrait d'un côté à la pragmatique, et, de l'autre, à la théorie des actes de langage, mais plutôt les rapports entre action et communication – soit les rapports entre l'action et l'échange avec l'autre. D'emblée, il importe de fixer ici les limites de notre étude.

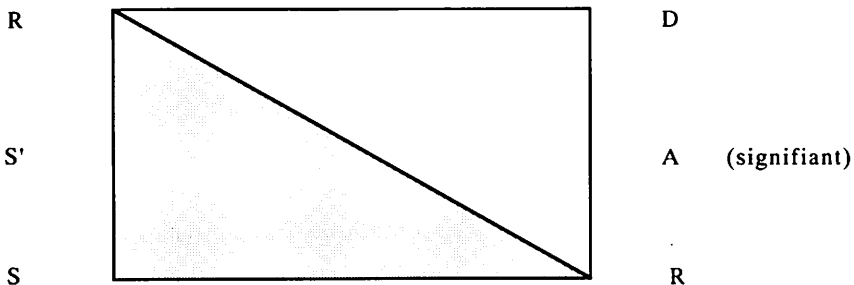
Sur la communication, d'abord. Le concept d'échange symbolique définit, dans cette étude une approche de la communication qui se caractérise par le retour de l'information transmise du destinataire vers le sujet qui en est l'origine. La communication est analysée, par ailleurs, ici, en tant que processus, et non en tant qu'industrie: en tant que structure de relation entre de sujets inscrits dans le symbolique, et non en tant qu'activité sociale fonctionnellement identifiée dans le champ de la socialité et des institutions. Dans ces conditions, il s'agit bien de concevoir la communication comme la mise en œuvre, entre les partenaires de l'échange symbolique, d'une médiation symbolique de représentation. La logique de la communication consiste donc à penser le langage comme médiation symbolique. Il s'agit de penser entre les partenaires de la communication qui sont les membres de la société civile, une médiation qui leur permette de penser leurs rapports et de se les représenter. En fait, et c'est là ce qu'il importe de marquer et de délimiter d'emblée, il n'y a pas de réalité dans la communication, sinon symbolique: s'agissant d'échanges, il ne saurait être question, dans la communication,

d'avoir affaire aux réalités dont il est question dans le langage. Ce n'est pas dans la communication, c'est dans les marchés qu'ont lieu les échanges de réalité: il ne s'agit pas, alors, de symboles, de représentation, mais bien d'offre et de demande. Dans le champ de la communication, les échanges ont lieu dans la dimension du symbolique et de l'interprétable. La référence ne fait que border le champ de la communication, qui tend vers elle. La communication, par rapport à la réalité, n'est que métonymie.

Sur les rapports avec l'action, ensuite. On envisagera le problème dans trois dimensions différentes, qui définissent, de façon complémentaire, le concept d'action: le rapport à l'agent, le rapport à l'institution, le rapport à l'espace. Le rapport de l'action à l'agent est un rapport d'identification et d'appropriation. Il s'agit, pour l'action, d'être renvoyée à un agent qui l'assume: toute action engage, à ce titre, depuis la fondation romaine de notre droit, une dimension de responsabilité. C'est un peu: «cherchez l'auteur», comme on dirait: «cherchez le coupable». Cela repose fondamentalement sur le principe de causalité (il n'y a pas d'effet sans cause, ni d'action sans agent), qui constitue, en soi, une première différence radicale et fondamentale entre le champ du langage et de la communication et le champ de l'action. Le rapport à l'institution vient nous rappeler que le politique n'est pas fait que de langage, et que, par conséquent, l'institution se doit – ne serait-ce que pour exister, dans le champ des rapports sociaux – d'avoir, vis-à-vis de l'action, une stratégie. L'action ne se mène pas au hasard dans le champ des institutions: il s'agit bien de penser l'action comme une part constitutive essentielle du statut politique des institutions en tant que médiations symboliques de l'appartenance sociale. Par l'institution, le concept d'action renvoie à la mise en œuvre, à l'actualisation, d'une stratégie pensée et prévue par anticipation. L'institution connaît l'action, en ce que c'est l'action qui la fait exister dans la réalité tangible des rapports sociaux. Au-delà, c'est ce qui engage l'institution dans le débat classique en termes de morale politique: une action est-elle, de façon opposée et exclusive, efficace ou juste? À ce titre, il faut souligner que le rapport de l'institution à l'action constitue fondamentalement le lieu où se constitue une morale de la politique.

Enfin, le rapport de l'action à l'espace consiste à assigner l'espace à telle ou telle fonction. L'espace, dès lors qu'il est le théâtre d'une action, est une structure fonctionnellement déterminée: le rapport de l'action à l'espace est un rapport de signification et de définition. C'est dans l'espace social que l'action se déroule et définit symboliquement la fonction des lieux qui forment l'espace social: il y a l'espace de la lutte, l'espace de la délibération et du politique, l'espace du culte, l'espace de la rencontre. A chaque forme nouvelle d'action, vont correspondre, dans le champ social, la définition d'un espace nouveau, et, au-delà, la définition d'un mode nouveau et spécifique d'occupation et d'usage de l'espace par les sujets sociaux. Ce sont ces logiques différentes, mais complémentaires, de l'usage de l'espace qui vont définir la socialité de l'espace et la socialité des rapports de communication – par la médiation de la référence.

Il s'agit de savoir, pour commencer, et avant même d'en savoir plus sur les rapports entre l'action et la communication, quelles sont les spécificités de la logique de l'action dans le champ des échanges de communication. Qu'implique, dans ce champ, une logique de l'action? Tout d'abord, il nous faut définir dans quel champ de rationalité cela se joue. Si l'on représente en continuité le champ de la communication intersubjective (celui que l'hypothèse du stade du miroir, formulée par Lacan comme fondateur de la personnalité, définit comme celui de la specularité du sujet *S* et de l'autre, *S'*) et le champ de la communication sociale (celui de la médiation entre l'énonciateur, *S'*, et le destinataire, *D*, qui lui confère sa légitimité institutionnelle,



on observe que le champ de la pragmatique, du rapport de la communication à l'action, se définit dans la problématique ouverte par le schéma ci-dessus, par six critères qu'il convient, pour commencer, d'explicitier ici.

Il relève d'une fonction identitaire du sujet de la communication, à qui est nécessairement renvoyée toute forme pragmatique de la production de sens. La communication est pensée et interprétée dans le champ social. A ce titre, la question de l'identité de l'agent (soit: de la personne qui agit, ce qui est différent de la constitution de l'identité symbolique du sujet) est problématique pour l'autre, dans le cadre de ses rapports sociaux de co-action, ou de co-existence avec le sujet. En ce sens, la logique de l'action va se fonder sur un sujet dont l'existence est présumée, et qui est nommable par l'autre, de telle sorte que puisse s'inscrire sur son nom une logique de la responsabilité: c'est la responsabilité qui constitue une forme de réponse, située dans le champ de la morale, à ce caractère problématique de l'identité de l'agent pour l'autre. La dynamique pragmatique de la communication passe par conséquent, toujours, par des sujets porteurs de la responsabilité de leurs paroles.

Il définit de manière continue la référence de la communication, qui est unifiée par la continuité même du champ dans lequel se pensent l'identité du sujet et le déroulement de son action. Dans une logique pragmatique, c'est par l'action du sujet que la référence se constitue en unité de cause et de fait. En inscrivant son action dans la société qu'il va habiter socialement et non seulement symboliquement, le sujet instaure une continuité référentielle qui est, à la fois, la condition nécessaire du contrat social originaire de convention du sens entre les partenaires de la communication, et le moyen que ce contrat soit effectivement reconnu, de façon stable, dans les pratiques sociales de communication et de signification.

La pragmatique implique les partenaires de l'échange de communication en rendant compte de ses modalités pratiques. L'énonciateur est donc à l'intérieur du champ de la pragmatique, puisqu'il s'agit de formuler les règles et les structures de l'interlocution en procès. Il est nécessaire que les deux interlocuteurs soient inscrits en tant que tels comme partenaires

conjointes de la pragmatique, puisque c'est la dimension de l'échange qui fonde la communication et qui l'actualise.

L'approche pragmatique se fonde sur la continuité de la communication intersubjective et de la communication sociale. En effet, l'approche pragmatique unifie les deux dimensions du sujet (identité pour l'autre et identité pour la société) dans un concept commun et transversal de communication. L'objectivation du sujet par l'autre dans la communication consiste, de fait, dans la pragmatique, en un passage de l'acte du sujet à sa dimension de réalité sociale.

Le passage à l'acte produit une dynamique dont rendent compte les approches de la référence assumées par le sujet dans ses deux dimensions, sociale et intersubjective. Dès lors que s'engage la logique identitaire de la communication intersubjective (identification spéculaire) et de la communication sociale (identification par le nom), c'est toute l'appropriation des références par le sujet qui s'engage dans la dynamique de l'action. Dans le champ de la communication, agir, pour le sujet, c'est exercer la pleine maîtrise des références dont est faite la socialité de la communication.

Le signifiant est fondamentalement extérieur au champ de la pragmatique. Cette extériorité marque métonymiquement, la limite de l'approche pragmatique de la communication. Il n'y a pas de signifiant dans le champ de l'action, car le signifiant repose sur l'arbitraire contractuel de l'échange, et non sur l'objectivité actualisée, et inscrite dans un procès de causalité, de la dynamique de l'action. L'action ne connaît ni signifiants ni représentation. Elle ne connaît que des agents et des objets.



Action et identité

En fait, c'est le rapport à l'identité qu'il convient de préciser et de définir dans la problématique de l'action. La logique de l'action n'introduit pas à un rapport du sujet à l'identité, mais à un rapport du sujet à l'actance. Les agents

interviennent – et c’est la raison pour laquelle l’action se situe dans le champ de la communication sociale – en exerçant une action, et non en constituant symboliquement une identité. Cela implique un rapport particulier à l’autre, qui ne saurait être un rapport d’échange symbolique, et un rapport à l’action, qui ne soit pas de reconnaissance, mais d’actance. Définissons ces deux rapports.

Le rapport à l’autre, dans la logique de l’action, n’est pas un rapport de spécularité. À la limite, l’autre n’est pas indispensable à l’existence du sujet dans l’action; il n’y a pas, ici, de dimension ontologique. C’est une affaire, en définitive, plutôt de coexistence – moralement parlant, de solidarité sociale et civique. En d’autres termes, si l’existence de l’autre est nécessaire, jusqu’à un certain point, à l’exercice de l’action par l’agent, si, pour la personne qui agit, l’autre a un certain rôle, et contribue – mais partiellement – à ce que soit reconnue à la personne une certaine identité, c’est, finalement, pour des raisons sociales, des raisons de coexistence et de fondement de la légitimité, et non pas tellement pour que soit garantie l’existence même du sujet. Ce n’est pas l’existence symbolique du sujet qui est ici en question, ce n’est pas le statut d’identité du sujet qui est, ici, problématique: ce qui l’est, c’est l’accomplissement de l’action, c’est l’exercice des fonctions d’agent de la personne dans le champ social de la pragmatique. Ce qui est en question, c’est l’effectivité de l’action par laquelle la personne va accéder à la reconnaissance sociale et à une forme sociale de l’existence. Le rapport à l’autre n’est pas, dans la pragmatique un rapport ontologique, il est bien un rapport social.

Le rapport à l’action définit une actance, et non une reconnaissance. À la différence de la tradition des contes populaires, ce n’est pas l’action qui sert à identifier et à qualifier le sujet, mais la personne qui est considérée à partir du moment où elle mène l’action engagée jusqu’à son terme. Ce n’est pas l’action qui constitue la personne, c’est son issue. L’actance consiste à définir, dans le même temps, l’agent et l’action exercée, mais sans que l’un soit sémiotiquement ou logiquement subordonné à l’autre. La rupture entre la logique de l’action et la logique de l’échange symbolique est sans doute dans cette différence radicale du statut reconnu à l’agent. En substituant à l’identification du sujet l’élucidation de l’actance, la pragmatique instaure un

rapport à l'action selon lequel elle est logiquement autonome par rapport à la détermination du sujet. L'actance suffit à définir les personnages et les enjeux de la situation sociale considérée. En ce sens, il s'agit bien de la socialité de l'action, et, dans ces conditions, l'actance va donner lieu, au moment de la construction sociale, à la définition d'un certain nombre de fonctions qui ensemble constitueront l'être de la personne, ou son être pour les autres.

Cette complémentarité entre la **transitivité** du sujet et son **actance** définit les fondements structurels de la connaissance pragmatique du sujet dans la logique de l'action. En fait, cette connaissance pragmatique, que nous cherchons à définir ici, vise à rendre raison de l'action, plus que de l'identité. Ce n'est d'ailleurs pas rien, historiquement, idéologiquement, politiquement, si une telle approche de la connaissance des sujets dans la communication a été particulièrement pensée dans la tradition anglo-saxonne. La connaissance pragmatique du sujet vise sa connaissance en acte ou en scène, en ce qu'elle est supposée nous informer mieux que l'ontologie sur la connaissance intérieure de ses structures ontologiques. C'est la raison pour laquelle, alors que la spatialité nous semble un trait fondateur de l'identité ontologique du sujet dans la communication, c'est sans doute la temporalité qui va être la catégorie originaire de la connaissance pragmatique. La temporalité est, en effet, la modalité qui permet de penser la continuité entre l'actance – qui se fonde sur un procès en cours – et le rapport de transitivité à l'autre – qui se fonde sur un certain partenariat social et politique. Par ailleurs, c'est autour du thème de la temporalité que va s'inscrire la partition fondamentale entre la réalité d'une action exercée et l'idéalité d'une action en projet ou en attente. C'est cette partition qui, en fin de compte, fonde la validité de la connaissance pragmatique, ainsi que sa nécessité pour comprendre, dans le champ social, les rapports entre les actants et les sujets de la société civile. Entendons-nous bien ici: cette dimension temporelle de la communication et de la personne est seconde par rapport à la dimension spatiale dans le cadre de laquelle le stade du miroir fonde la personnalité et l'identité du sujet. La dimension temporelle ne fonde pas la communication: en s'inscrivant dans la temporalité, la connaissance pragmatique est nécessairement plus complexe que l'évidente

objectivité de la présence de l'autre dans la scène de l'intersubjectivité. La connaissance pragmatique suppose davantage de l'autre que sa seule présence; elle construit l'actance de l'autre, non par reproduction spéculaire de l'actance du sujet, mais par analyse de la situation et rationalisation de l'action. Articulée à la spatialité dans l'analyse de la situation de communication qui en ordonne le sujet, la temporalité structure la rationalité de la connaissance pragmatique. La logique de la temporalité, en effet, est la médiation qui rend possible la construction d'une rationalité homogène, subsumant la conscience, pour la personne, de l'action qu'elle exerce, la perception qu'elle a de sa durée et de son déroulement, les relations internes de causalité et de conséquence qui en unissent les différents éléments. La logique de la temporalité rend possible la connaissance rationnelle de l'action, en ce qu'elle est assumée par un sujet dans la visée d'un projet: la temporalité permet, en particulier, d'articuler la différence absolue entre ce qui est de l'ordre des actes isolés et ce qui est de l'ordre d'une pensée de la finalité et du projet.

Pragmatique et finalité

C'est en effet, dans le champ de la connaissance pragmatique que s'inscrit le problème de la finalité, dans son intégration au champ de la communication et du rapport à l'autre. Il n'y a pas de logique de l'action qui ignore la visée finaliste de la dynamique actantielle dans laquelle est prise la personne. La finalité confère à la personne, sinon toujours la maîtrise de son action, en tous les cas la possibilité de la comprendre, de la penser, de l'évaluer. Récurrente, la visée de la finalité unifie, dans le projet ou la prévision formulée par le sujet, les différentes étapes de l'action: la finalité donne à la connaissance pragmatique la consistance d'un savoir assumé par une personne en position de sujet susceptible de produire de la rationalité et du symbolique.

C'est dire que la logique finale permet l'articulation entre la pragmatique d'une rationalité que s'étende au futur, la logique finale rend possible la

construction d'une symbolique, dont la mesure sera moins le temps ou le sujet que la dynamique même de l'action engagée, qui représente, dans la problématique pragmatique, le véritable principe de structuration et de pensée du sujet. C'est pour cela que la connaissance pragmatique fait du théâtre un lieu et une instance majeure de représentation; le théâtre représente l'action, il donne à voir les actions et les agents – les personnages. Le théâtre, construit et ordonné autour des actions qu'il représente, fait de l'action un objet de récit, de fiction – et, par conséquent, de savoir. En donnant à l'action le statut d'une instance de rationalisation et d'unification, le théâtre rejoint le principe de finalité, car, c'est, en définitive, la finalité qui, démontée et mise en scène par le théâtre, en est le véritable objet de représentation. Ce n'est pas tant l'action qui est mise en scène et représentée au théâtre, que la finalité dans laquelle elle est pensée et qui lui confère la logique dont elle est construite. Toute tragédie est la mise en évidence du caractère inéluctable, incontournable, de la finalité qui donne à l'action sa signification et la mesure des enjeux qu'elle met en scène. Or, la tragédie est le discours qui se tient autour d'une action dont la finalité est connue et dont le déroulement n'est pas le déploiement d'une finalité – implacable parce que nous sommes au théâtre.

A partir de cette place centrale de l'action dans la logique pragmatique, vont s'ordonner et se définir autour d'elle les fonctions mises en œuvre dans le procès de la communication. Il y a une forme de syntaxe pragmatique, qui conçoit les fonctions en œuvre dans la communication comme renvoyant toutes, de façon complémentaire, à l'action qui leur assigne leur place dans la logique pragmatique. On peut, dès lors, repérer deux instances de la connaissance pragmatique, et deux degrés dans la mise en place de cette logique, dont l'articulation constitue sans doute le point théorique majeur de l'approche pragmatique du langage et de la communication.

Si l'action est définie par une finalité de l'ordre de l'actance, soit: s'il s'agit d'une action dont ni le déroulement ni l'achèvement ne donne lieu à la constitution de l'identité du sujet, s'il s'agit, en d'autres termes, d'une action dont les incidences portent sur les objets ou sur le monde, et non sur le sujet et sur le savoir, la connaissance pragmatique est pensée extérieurement au

langage: elle ne vise pas à constituer ou à critiquer une instance de métalangage.

Si l'action est définie par une finalité de l'ordre de la communication, il s'agira d'une approche de la dimension métalinguistique de la pragmatique. Une telle approche vise à rendre raison des finalités liées à la communication, telles que la rhétorique ou les stratégies de persuasion, ou, dans un autre domaine, la communication politique et institutionnelle qui inscrit ses pratiques dans une logique de pouvoir.

C'est autour de cette articulation que se joue la constitution d'une pragmatique en matière de langage et de communication: cela me semble-t-il par ailleurs, ne signifie rien sur la validité ou sur la non validité du concept d'acte de langage qui est d'un autre ordre, et qui échappe au cadre de cette étude.

Temporalité, énonciation, identité

Ainsi, la connaissance pragmatique tente une forme de dialectique entre la temporalité et l'énonciation porteuse d'identité: cette dialectique se situe dans le présent. C'est le présent qui instaure la temporalité pragmatique, car le présent est le temps de la distance minimale. Le passé est déjà le temps du récit, donc celui de la distanciation narrative du symbolique, le futur, quant à lui, n'est pas un temps à proprement parler, mais un des modes de la projection et de l'imaginaire anticipé. Le présent, lui, temps de la distance minimale, se caractérise par l'absence de limite, d'une part en termes de durée, d'autre part en termes de scansion, enfin en introduisant le rapport à la répétition.

En termes de durée, le présent est le temps de l'action ou de la situation dans son déroulement; le discours au présent est le discours du témoin qui se trouve effectivement dans le lieu même dont il parle. Présent et présence signifient une double coïncidence: du temps du discours et du temps de la référence, et coïncidence entre le lieu où s'énonce la parole et le lieu dont il y est question. C'est en ce point que le temps de la durée désigne une

temporalité qui est celle de l'abolition de la distance. La durée, signifiant, par ailleurs, l'absence de changement et la permanence du même, renvoie elle-même à l'absence de distance: elle définit justement l'écart minimal entre parole et référence, qui constitue le lieu de la pragmatique. Car, en définitive, que signifie le concept même de pragmatique, sur le plan de ce rapport à la durée? Il s'agit de définir une temporalité, non à partir du sujet et de sa perception propre et symbolique de la temporalité, mais en fonction du seul critère de la définition qu'en donne le déroulement même du processus d'assignation de la référence à la communication. Au lieu que le critère de limitation de la temporalité soit porté par le paradigme de la mesure du temps, il est porté par le déroulement du procès même qui, en fin de compte, en transférant de la durée à l'acte la fonction de mesurer le temps et de marquer des limites et des scansion, extrait toute limite du champ de la temporalité, qui se retrouve elle-même sans limite qui lui soit propre, qui lui soit intérieure. Temps de l'absence de limite dans la durée, le présent assigne à l'énonciateur une temporalité qui se confond avec la durée du processus de l'acte. La durée et le présent, en fin de compte, échappent au sujet dans le présent de la connaissance pragmatique.

En termes de scansion, le présent est le temps de l'indétermination. Il s'agit, en quelque sorte, de marquer l'impossibilité de définir un système symbolique dont se soutienne et se légitime le critère de la scansion et de la mesure. La mesure du temps, soit: l'imposition sur la temporalité d'une scansion qui en marque la continuité et l'homogénéité, la mesure du temps, donc, suppose une détermination, assumée par le sujet, des critères de la scansion et de ses modes de repérage: par un simple dénombrement d'unités, par un choix d'événements servant de points de repère, par des dynamiques et des évolutions naturelles ou supposées telles, etc. A partir du moment où le présent est le temps de la durée, et à partir du moment où sa définition échappe au sujet et à la subjectivité pour ne plus incomber qu'au seul déroulement du processus lui-même, il ignore ce type de repérages et de mesure du temps. Le présent est le temps dont la maîtrise et la connaissance échappent au sujet. Il y a, il est vrai, quelque paradoxe mieux, si l'on

considère que le présent est le temps de l'imprécision, tout peut se dire au présent («Sous moi donc, cette troupe s'avance» / «je pars demain»), ce qui ne signifie pas autre chose que le fait que la fonction symbolique du sujet s'échappe, et, avec elle, toute forme de rationalité et de rapport à la science, pour ne laisser subsister au présent que l'agent dans le temps de son acte en procès.

Le concept de répétition. L'indétermination signifie enfin l'effacement du sujet dans la répétition. A-t-on bien réfléchi à l'idée que la répétition constitue, en quelque sorte, une action réduite à son simple déroulement? Dans la répétition, la personne n'assume pas son acte, qui tend vers la limite d'une forme d'automatisme. Dans le procès de la répétition, la personne est réduite à un rôle d'exécution de l'acte – en quelque sorte sans initiative. C'est la raison pour laquelle la répétition (au théâtre, par exemple) est utile: diminuant la part d'initiative et de responsabilité de la personne, la répétition diminue la part d'incertitude liée à la fonction symbolique du sujet et au caractère en partie aléatoire et imprévisible de ses représentations, du fait de la dimension symbolique, donc subjectivement assumée, de ces représentations de l'action. A un certain point, la répétition est une dynamique qui échappe au sujet: un exemple peut être trouvé dans le rituel, dont la charge impérative et nécessaire tient au principe même de sa répétition, qui s'impose à tous comme médiation symbolique de l'appartenance sociale: dans le rituel, c'est la répétition même qui constitue une institution; c'est la conscience morale et sociale de l'appartenance qui inscrit les sujets dans la nécessité d'une répétition qui, par ailleurs, n'a pas de signification autre que cette observance. Comme tout système symbolique, le rituel est fondamentalement arbitraire, c'est la répétition même qui en est la référence. La signification d'un rituel de répétition ne se trouve pas dans une origine, au demeurant souvent perdue ou non attestée. C'est le principe même de sa répétition, soit: son inscription dans le présent, qui constitue la réalité de sa signification dans le champ de la communication sociale. Le rituel ne constitue pas pleinement une relation de communication, justement car il est situé dans un présent d'atemporalité. L'indétermination du présent dans la répétition neu-

tralise la communication, car elle suppose l'indétermination de l'autre, et rend, par conséquent, impossible tout procès d'identification symbolique. En définitive, la question du rite échappe au champ de la communication intersubjective, pour trouver un statut important dans le champ de la communication médiatée – l'exercice de la médiation sociale venant jouer, dans le champ de la communication sociale, le rôle assigné à la répétition dans le rapport au présent.

Il convient ici de définir une autre approche de la médiation, dans le champ de la connaissance pragmatique: la médiation est, dans le champ de la communication, l'instance qui instaure une distanciation au sein de l'énonciation dans le cadre de l'échange. La médiation dépossède, en quelque sorte, les partenaires de la communication de leur relation directe aux signes et aux informations produites et échangées. C'est par la médiation que s'achève l'intersubjectivité dans la communication: à partir du moment où la communication est structurée par la médiation, c'est qu'il ne s'agit plus d'intersubjectivité, l'échange symbolique ne saurait plus se réduire à l'échange intersubjectif, car la médiation rend complexe le processus de la communication, en rendant plus complexes les rapports à la référence ou les rapports aux autres partenaires de l'échange de communication qui, sans nécessairement pour cela entrer dans le champ des relations intersubjectives, font néanmoins partie de l'espace de la communication.

La connaissance pragmatique fait apparaître trois types de médiation de la communication, distingués selon le type de processus qui les instaure.

La médiation politique articule le sujet à un destinataire, porteur de la légitimité et de l'histoire du pouvoir institutionnel, et inscrit chaque pragmatique de la communication dans une problématique politique et sociale. Le concept même d'interaction postule une dualité différentielle entre les deux plans de la production d'une signification par l'autre et de la production d'un effet ou d'une situation socialement et politiquement déterminable en renvoyant à une logique de la cause; pas de dimension pragmatique qui ne postule la nécessité de prendre en compte, en les analysant, les relations sociales entre les partenaires de la communication. C'est cette analyse des relations

sociales qui va donner toute sa consistance à la connaissance pragmatique, en conférant son incidence politique et institutionnelle à l'échange symbolique, renvoyé non à un procès de symbolisation entre deux sujets de communication, mais à l'accès à la socialité par l'intermédiaire de la maîtrise de la communication, qui garantit l'accès aux codes et aux structures du langage.

La médiation du sujet nous rappelle qu'il n'y a pas d'intersubjectivité dans le champ de la connaissance pragmatique, le sujet y étant conçu comme une personne avant de l'être comme une identité. De la même manière, pas d'identité du sujet qui soit en cause dans le champ de la connaissance pragmatique, qui ne s'applique à la communication que dans la mesure de son effectivité, donc de son advenir à la socialité. La logique pragmatique ne reconnaît la communication que dans la mesure où elle a effectivement eu lieu, sans quoi l'idée de faire (prattein, pragma) n'a plus de sens. Mais, dès lors que la communication est effective, dès lors que l'autre peut en garantir l'effectivité, par exemple par sa réponse, cela signifie bien que la communication n'a pas eu lieu seulement entre deux partenaires dans un lieu propre à eux, mais qu'elle a eu lieu en public, devant témoins, dans un lieu non défini et non approprié par une individualité. La médiation du sujet dans la connaissance pragmatique consiste à renvoyer son existence non à l'ontologie en termes d'identité, mais à la mise en question pragmatique de son existence, dans un rapport à l'action et à la maîtrise de la situation de communication, qui ne le qualifie pas par rapport à l'autre, mais par rapport aux autres: par rapport à la situation sociale.

La médiation de la cause engage la communication dans une logique qui échappe au sémiotique, et se situe par rapport à la distance entre la référence subjectivement assumée et la référence sociale et politique de la communication médiatée. La médiation référentielle, dans la connaissance pragmatique, consiste à ne pas associer immédiatement une référence à un signifié, mais à construire pour chaque discours un champ référentiel dans lequel ce discours puisse se voir assigner une signification. Ce champ référentiel est structuré par la relation entre la référence propre de l'énonciateur et la référence socialisée qui est celle de tous. Cette relation entre les deux instances

de la référence organise la médiation référentielle comme une condition de la stabilité sociale de la signification.

En fin de compte, l'introduction de la connaissance pragmatique produit une série de médiations qui retardent, mettent à distance, le passage effectif à la situation de communication. Ces instances successives de médiation définissent la connaissance pragmatique comme ce qui redéfinit et articule les différentes instances et les différents pôles de la médiation. La connaissance pragmatique ne fait que construire et articuler la dimension subjective et individualisée de la communication médiatée.

Pragmatique et sens

La connaissance pragmatique pose de façon très problématique la question du sens. A la limite, elle s'interroge même sur les conditions de possibilité de la question: à quelles conditions peut se poser la question du sens dans le champ de la communication? Il y a lieu de distinguer plusieurs données dans cette question, et de préciser plusieurs dimensions spécifiques: la question du signe, la question de la science, la question du langage. En effet, à partir du moment où c'est le signe qui est en question, comme dans la problématique du sens, il ne s'agit plus de la communication ni de ses structures, il s'agit bien de langage et de représentation. Le signe engage fondamentalement une relation métonymique à l'objet de référence, en instaurant avec lui une relation de représentation et une loi conventionnelle stabilisant et pérennisant ce système de représentation. Tout commence, sur le plan du langage, par la formulation de sa limite, par la pragmatique même. Si le langage est considéré comme pouvant faire, pouvant agir, c'est bien que la chose, le pragma, l'acte, est la limite du langage. Le pragma, le faire, se caractérise par le fait que ça n'a pas de sens. La différence indépassable entre le langage et le faire est en ce point: l'acte est ou n'est pas, il a eu ou il n'a pas eu lieu, il s'agit, ou non, d'en attester l'existence, l'actualisation, tandis que le langage, lui, est affaire d'interprétation: il s'agit de découvrir du sens, puis-

que le même signifiant peut, dans des circonstances et des contextes différents, renvoyer à des signifiés différents. La pragmatique, elle, nous dit, qu'il n'y a pas de signe dans le temps de l'acte, car tout s'y joue dans la réalité; on ne peut pas faire mentir un acte. C'est là que passe la limite entre l'acte et le langage, qui permet, lui, de mentir, et qui, par ailleurs, permet l'universalisation, alors que l'acte ne permet que la répétition. Le langage, par la médiation du symbolique, est accessible à tous en tout moment (sauf, naturellement, faits de censure), alors que la médiation de l'acte implique un clivage qui transfère hors de la communication la possibilité de répéter et de louer l'acte. Ce clivage, qui caractérise l'acte et le rend fondamentalement extérieur à la communication, est le clivage entre l'agent et le sujet – qui ne sont réunifiés que par l'avènement au symbolique, par lequel le faire est parlé et, donc, pensé. C'est pour rendre raison de ce clivage que s'introduisent le concept de personne et la problématique de la morale. La morale est le champ qui transforme en savoir le clivage qui sépare sujet et agent. Il importe donc ici de bien distinguer la question du sens et la question de la morale, qui s'opposent autour du problème du statut du sujet et de la personne. Tandis que la problématique de la morale et de la personne se situe dans le champ de la connaissance pragmatique, la problématique du sujet et de l'identité se situe, elle, dans le champ de la médiation symbolique qui est celui du sens. Le concept de personne est la formulation instituée qui désigne le clivage entre l'agent et le sujet socialement et symboliquement conscient de son acte; la conscience morale est ici sans doute à distinguer de la conscience symbolique; l'une (qui donnera lieu au concept de décision) se situe dans le champ du passage à l'acte: c'est la conscience morale. L'autre se situe dans le champ du langage: c'est la conscience symbolique.

Analysons plus en détail ce clivage entre dire et faire. Dans la médiation symbolique, le principe de l'identification consiste dans une séparation fondatrice du sujet et de l'autre, à partir de laquelle se construit le sujet par le processus de l'identification symbolique, au cours du procès du stade du miroir. L'introduction de l'autre au cœur de l'identification symbolique prévient, fondamentalement, de toute confusion avec l'autre, qui caractérise,

précisément, le sujet psychotique, chez qui n'a pas eu lieu le processus de l'identification symbolique. Si c'est à partir de l'autre que se construit la symbolisation, c'est que le sujet entre dans le champ de l'échange symbolique à partir du moment où il prend conscience du fait que, pour être entendu de l'autre, il doit inscrire sa parole dans les mots et dans le langage de l'autre. C'est cette nécessaire présence de l'autre dans le champ du symbolique que signifie la phrase connue de Lacan: «l'inconscient, c'est le discours de l'autre». Ne serait-ce que parce que le sujet n'existe, en tant qu'identité, que par l'autre, qui le reconnaît, en lui donnant un nom et en lui conférant sa citoyenneté et son statut social. Il en va tout autrement dans le champ de la connaissance pragmatique; la médiation n'y est pas symbolique: elle instaure une distance entre le sujet porteur de son identité et l'agent qui passe à l'acte – soit que cette médiation soit connue du sujet qui en est conscient, et elle porte, dans ce cas, le nom de conscience morale, soit que la conscience du sujet n'y intervienne pas, il s'agit dans ce cas d'une action sans articulation avec le langage et le symbolique. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de place pour l'autre dans le champ de la connaissance pragmatique, compte tenu du fait que l'action ne relève pas d'un échange. Par rapport à la communication, les deux caractères de l'action sont la causalité et l'autonomie, qui la distinguent radicalement. Le principe de causalité introduit la nécessité de relations de cause à conséquence entre les actes exercés; le principe d'autonomie signifie que les agents sont autonomes les uns par rapport aux autres dans l'exercice des actions auxquelles ils se livrent, et qui suffisent à les définir, puisqu'il n'y a pas, ici, de présence de l'autre.

A partir du moment où, dans le champ de la connaissance pragmatique, l'autre n'intervient pas dans la constitution de la personnalité de l'agent, il ne saurait y avoir à la base de contrat de signification, et partant, il n'y a pas, dans la logique de la pragmatique, de problématique de la signification qui renverrait – c'est, en effet, le sens de l'hypothèse de l'arbitraire du signe – à un contrat social de signification, et non à une causalité nécessaire de la production du sens. La connaissance pragmatique, à ce titre, peut comporter une sémantique, mais non une sémiotique: en effet, si peut relever

d'une position de science la relation selon laquelle un discours peut représenter une référence, en fonction d'une situation de communication ou en fonction d'une action, en revanche, le rapport entre signifiant et signifié ne saurait faire l'objet d'une science. La question du signe n'est pas une question pragmatique, et, à cet égard, on peut noter que le statut de l'agent dans la connaissance pragmatique ne relève pas du langage: il n'y a pas de vérité dans le champ pragmatique, qui ne comporte que des agents individuellement renvoyés à leurs références et à leurs situations, hors de tout échange symbolique qui introduirait, lui, la nécessité de penser la communication, spécifiquement, en termes de signification et en termes d'interprétation.

La question du langage est problématique dans le champ de la connaissance pragmatique, dès lors qu'elle est subordonnée à une logique de l'acte, soit: dès lors que le langage n'est pensé ni par rapport à sa signification, ni par rapport à l'identité dont le sujet se fonde à partir du discours de l'autre ou à partir du symbolique, mais par rapport à sa fonctionnalité, soit: en premier lieu, par rapport à la rhétorique. Politiquement et historiquement, la rhétorique a toujours été le champ dans lequel se pense l'usage fonctionnel et finalisé du langage. La rhétorique, art de convaincre ou de séduire, autrement dit: art d'avoir de l'effet – du faire – à partir de sa parole, est la science de la performativité, la science dont la maîtrise ne donne pas seulement la maîtrise du langage, mais aussi la maîtrise de l'Etat (rhétorique judiciaire). La rhétorique trouve donc assurément sa place dans le champ de la connaissance pragmatique, mais il faut ajouter à elle le discours politique, et, d'une certaine manière, plus généralement, le discours qui fait l'objet d'une stratégie et d'une pragmatique en fonction de l'autre, en fonction de son destinataire, et pour lui. Le discours politique est le discours qui se tient dans le cadre des institutions, en vue d'un but, qui est la mise en œuvre de choix, de décisions et de pratiques conformes à la représentation que l'on se fait de l'Etat et que l'on considère comme une représentation légitime: dans la problématisation pragmatique de la question du langage, l'énonciateur n'est pas seul, il parle au nom d'une certaine logique de pouvoir et d'institution, en fonction d'une idéologie, en vertu de certains intérêts qui fondent la validité

sociale de son propre discours, et qui en constituent une forme de causalité. On peut noter déjà, à ce titre, l'importance de la notion de cause dans le champ de la connaissance pragmatique de la production de parole. La logique politique de la communication fait apparaître un type d'action, ou de passage à l'acte, au cours de quoi le sujet se qualifie, se définit par une médiation qui lui est extérieure et qui marque l'aliénation, soit: l'appartenance à une idéologie ou à un mode de penser le politique.

La question de la science est dominée par la question du temps: c'est le temps qui est problématique dans le champ de la connaissance pragmatique et qui, par conséquent, va y introduire la dimension de la science, par l'instauration de trois instances complémentaires: la mémoire, la causalité, la prévision, la mémoire, c'est le passé de l'action, tel qu'il est disponible dans le présent de l'énonciation. La mémoire définit la possibilité pour le sujet de faire advenir au présent de la communication les faits, les actions, les situations, les paroles qui définissent le passé des personnages. En ce sens, le récit est la forme la plus originaire par laquelle la mémoire, faite discours, accède au présent pragmatique de la situation effective de communication. La mémoire est le savoir des actes passés, en ce qu'elle rend possible à leur propos un discours argumenté dans la situation de communication.

La causalité unifie dans le présent de la communication les références auxquelles renvoie la parole, en produisant, entre les différents éléments d'information inscrits dans la parole, une continuité de cause à conséquence, qui permet la conscience par les partenaires de la communication des logiques qui unifient et ordonnent le divers et la pluralité des choses, des événements dont est faite la temporalité du réel, fondamentalement extérieure au sujet et au champ symbolique de l'échange de paroles, de signes et de communication.

La prévision légitime la décision et l'anticipation de l'action dans le langage, à partir du moment où elle peut faire l'objet de prévision, donc d'hypothèses dans le champ de la science. La dimension scientifique de la connaissance pragmatique se mesure à son aptitude non seulement à dire mais aussi à prévoir l'action par laquelle l'agent projette son identité et, par

conséquent, sa personne, dans le champ social des actions et des relations par lesquelles se définit sa dimension historique et politique.

Dans la mesure où la connaissance pragmatique ouvre un champ de savoir ainsi défini, la logique de l'action va s'instaurer dans la compréhension et la maîtrise mêmes des situations de communication, et, par conséquent, c'est toute l'articulation du langage et de l'acte qu'il nous faut définir, en entendant la pragmatique comme le champ qui produit des objets de connaissance à l'articulation entre communication et action. En fait, la production des éléments de cette logique permet de comprendre quelle place peut occuper l'objet dans une situation de communication: il s'agit de penser les objets – symboliques ou quotidiens, réels ou pensés – par lesquels les partenaires de la communication produisent, dans le temps, de l'action et du symbolique. Penser la pragmatique, c'est, ainsi, fonder une logique théorique qui permette de rendre raison de la communication, à partir de la stratégie et de l'action des partenaires de l'échange. Cela commence par la fondation distincte des agents de pragmatique et d'action: la logique de l'action se pense d'une autre manière que celle de la communication. Fondamentalement, l'instance pragmatique va définir une inscription sociale de la communication, alors que la logique propre à la communication est une logique symbolique: l'opposition entre ces deux logiques est finalement renvoyée à une opposition entre le social et l'institutionnel d'une part, le symbolique d'autre part. On pourrait dire que la pragmatique, à partir du moment où elle envisage la communication du point de vue de ses effets et du point de vue d'un ensemble d'actions qu'elle met en œuvre, engage la socialité de la communication, qui se distingue d'une autre logique, celle de la spéculativité et de la relation intersubjective, qui engage le point de vue de l'identité et de l'échange symbolique. Tout se passe, en fin de compte, comme si le concept d'interaction visait à nier ou à refouler la nécessaire dimension politique et sociale de la connaissance pragmatique, en renvoyant à des dimensions individuelles, relevant donc, par définition, d'un état antérieur à la socialisation, les processus et les dynamiques par lesquels la production du sens dévie sur la mise en scène d'un acte: «L'action est, semble-

-t-il, la plus aiguë lorsque les quatre phases du jeu – préparatifs, détermination, dévoilement, attention, règlement, se suivent assez rapidement pour que l'attention et l'émotion se soutiennent jusqu'au bout. C'est alors que l'individu se donne au moment présent et mise sa condition future sur ce que laissent transparaître les instants à venir. Un état affectif bien particulier, traduit par de l'excitation, s'éveille alors en lui». (I. Goffmann, «Rites d'interaction».

En fait, c'est le rapport au sens qui est fondateur et discriminant par rapport à la prise en compte de l'action et du passage à l'acte dans les structures symboliques. Le passage à l'acte constitue, en psychanalyse, une sortie hors du symbolique, dans la mesure où l'acte ne saurait se penser par rapport au sujet et à l'identité qu'il structure dans sa parole analytique. Le passage à l'acte nous fait savoir qu'à partir d'un certain moment, les symboles ne sont plus opératoires, parce qu'ils ne sont plus considérés comme reçus par l'autre. Le passage à l'acte implique, de la part du sujet, une méconnaissance, ou un refus, de la présence et de la fonction de l'autre sur le plan du symbolique. Passer à l'acte, en ce sens, c'est prendre brutalement conscience du fait que l'on est seul – seul à parler et à comprendre son langage et ses symboles. On passe à l'acte, au moment où l'on a le sentiment d'avoir épuisé toutes les possibilités, toutes les voies offertes par le symbolique. A ce titre, le rapport à l'action est bien, doublement, un rapport de rejet par l'autre. Il y a rejet du sujet par l'autre, dans la mesure où le sujet méconnaît, ignore ou refoule le fait que l'autre lui reconnaît une existence symbolique. Le rejet du sujet par l'autre est nécessairement pensé comme tel par le sujet, puisque, objectivement, du fait même qu'il y a un autre, c'est qu'il y a communication et langage possibles entre deux sujets. Le rejet du sujet par l'autre est une forme de fiction que se joue le sujet il s'autorise, au moment le plus aigu de la crise, pour passer à l'acte: pour enfreindre les règles, les codes et les structures qui organisent le symbolique pour produire ce qui, pour l'autre, sera censé avoir du sens. Mais ce rejet du sujet par l'autre, si l'on y regarde à deux fois, ne peut s'interpréter et se comprendre que comme la forme objectivée, sémiotiquement médiatée, du rejet de l'autre par le sujet. En définitive, le passage à l'acte marque à la fois l'absence de signification, l'irruption dans

le champ social d'une limite absolue de la signification, en raison d'une absence de l'autre. Le passage à l'acte renvoie à une absence de l'autre liée à l'impossibilité de l'identification symbolique. La logique de l'acte, en ce qu'elle implique l'absence de sens, et, par conséquent, l'absence d'interprétation, signifie que la personne, non advenue au statut de sujet symbolique pour l'autre, se définit par l'acte qu'elle exerce et non par l'image qu'elle donne d'elle-même à l'autre dans le cours du procès de l'échange symbolique. Fin (ou suspension) de l'échange symbolique, le passage à l'acte pourrait bien représenter aussi bien une forme de régression à un stade antérieur à l'émergence du sujet dans le symbolique, ce que signifie en fait le «l'individu se donne au moment présent» de Goffman. L'individu se donne au moment présent, car, non encore advenu symboliquement au statut de sujet, il n'en a ni mémoire, ni imaginaire.

Il convient, dès lors, d'opérer une distinction entre pragmatique et action, l'une et l'autre ne se situant pas sur le même plan de l'analyse. Tandis que l'action se définit comme une suspension de la communication liée à une interruption du sens, la pragmatique inscrit les actions dans une logique qui rend pensable la suspension de la signification dans le champ même de la communication. Le problème de la pragmatique est, en fait, de rendre raison d'une part de la communication qui soit extérieure à la signification: il s'agit de penser une communication qui inscrive l'échange dans une dynamique d'interrelation, qui substitue l'inscription sociale de la communication dans un champ de rapports de force à son inscription symbolique, dans un champ de rapports de signification. Dans cette mesure, la logique pragmatique fonde la communication sur une logique de projet, et non sur une logique de représentation. Au lieu que la communication soit conçue comme un procès symbolique ordonnant l'échange sur la base d'une convention fondée sur l'arbitraire du signe, la communication est conçue comme la mise en œuvre d'un projet structurant, dans le cadre d'une logique globale et continue de finalité, une série de causalités expliquant, hors arbitraire, les étapes successives de la communication. Une telle logique de projet assigne à l'énonciateur, dans le champ social, une double fonction, en

tant que producteur de parole. Logique idéologique, la logique du projet est une structure explicative rendant compte des causalités qui déterminent l'action des sujets, en tant que citoyens, dans le champ politique. Logique identitaire, la logique de projet est une structure explicative rendant compte des causalités qui déterminent l'action des sujets en tant que membres d'une communauté sociale et culturelle, dans le champ des rapports sociaux. Dans l'un et l'autre cas, il faut noter que, comme dans toute la problématique de la communication médiatée, la logique qui structure la connaissance pragmatique assigne au sujet une relation de médiation par laquelle il se reconnaît, en même temps qu'il est reconnu, membre d'une communauté politique ou d'une communauté identitaire. La connaissance pragmatique produit le sujet politique ou le sujet de l'identité sociale et sociale et culturelle, par la médiation même de son action dans le champ social, qui constitue la méditation de la communication sociale.

Dans le champ politique, la pragmatique définit quatre lieux de communication médiatés par l'action rapportée au sujet qui l'exerce.

La négociation définit une situation dans laquelle la communication a pour but de fixer un contrat, un point de consensus entre les deux parties de la communication. Le but de la négociation est l'émergence d'une convention à partir d'abandons mutuels. En fin de compte, la négociation fait apparaître, dans le champ de la communication sociale, une conscience de la nécessité du manque. La négociation repose sur la fonction du manque dans la dynamique de l'échange symbolique: c'est le manque, constitutif de la personnalité sociale et symbolique du sujet, qui est le moteur de la communication en procès.

La stratégie est, par définition, une catégorie qui structure le champ politique de la communication sociale. La stratégie se définit par l'inscription de la communication dans la durée, et dans une logique de prévision. Le concept de stratégie de communication situe la méditation du faire dans une logique de l'anticipation et de la prévision. Il s'agit, en définitive, d'une modalité du rapport du sujet à l'action: la modalité anticipatrice inscrit l'action dans la perspective du futur. La stratégie est un mode, au même titre

que l'imaginaire, le désir ou le pouvoir. La prévision est une modalité qui s'inscrit dans les formes de la stratégie.

La rhétorique est une forme de persuasion. Le discours de la rhétorique est inscrit dans la médiation du convaincre. Les formes de la persuasion constituent l'inscription fonctionnelle de la parole dans la communication. La rhétorique fonctionnalise le discours, elle introduit par rapport à la logique du sens, qui est une logique de l'arbitraire, une rupture capitale. Finalement, la rhétorique est une forme du discours qui introduit l'autre en place de partenaire de communication, qui fait partager avec l'autre les modalités de l'échange. En ce sens, la rhétorique est assez proche d'une logique interactionnelle.

Le théâtre est le jeu institutionnel de la communication: il la donne à voir à ceux qui assistent à la représentation. Le théâtre représente la communication, il la donne à voir, il la joue, et, ce faisant, il la met à distance. Le théâtre introduit la distance du jeu dans la communication, en objectivant les structures de l'échange, et en les donnant comme objets de regard, de jugement, de critique. En fin de compte, le théâtre introduit la distance critique, qui rend possibles, à la fois, l'appréciation et le savoir sur la communication et sur ses formes.

La pragmatique définit la communication par ses enjeux, et non par l'identité de ses sujets et de ses partenaires. C'est, finalement, par la médiation de la référence que se construit la logique identitaire qui fonde le principe du projet dans la logique pragmatique, et cette construction d'une communication médiatée par la référence instaure une transitivité de la communication. La transitivité (ou, si l'on préfère, l'applicabilité) de la communication sur la référence définit le champ de la connaissance pragmatique dans l'espace de la communication comme le champ délimité par les points R S' SR, qui réunit les deux partenaires de la communication et l'axe de la référence. (Cf. schéma, présenté au début du texte). Le champ de la connaissance pragmatique représente ainsi une partie de la communication. La médiation, qui instaure la distance entre les agents de la communication et l'actualisation de l'échange symbolique est ainsi marquée comme ce qui

forme la cohérence référentielle, l'axe R R unissant la référence telle qu'elle est assumée, dans la communication par les sujets S et S' de la communication intersubjective, et la référence telle qu'elle apparaît de manière objectivée et distanciée dans le champ de la communication sociale. Cette transitivité sur les objets, assurée par la pragmatique dans la communication, revient, finalement, à intégrer la référence, extérieure par définition à la communication, au champ d'un savoir sur elle. La connaissance pragmatique étend à la référence la connaissance de la communication, sans la limiter au processus et aux partenaires de l'échange symbolique. C'est d'ailleurs, ce qui explique l'importance, dans la pragmatique, du rapport à l'information: intégrée à la communication, en tant qu'objet de sa transitivité, la référence acquiert, de ce fait, un statut dans le champ du symbolique. Sur le plan épistémologique, on peut ainsi définir la connaissance pragmatique comme ce qui intègre la référence à ce que sait le sujet du procès de la communication. En ce sens, l'introduction de la référence dans le procès de la communication articule la causalité au champ de l'échange symbolique, à la production du signifiant dans le cours de l'énonciation. Cela éclaire le concept d'enjeu. En transférant son caractère problématique sur les objets de la communication, la connaissance pragmatique ordonne la rationalité des échanges de communication comme une rationalité pourvue d'une cause, et non comme une rationalité butant en définitive sur l'obstacle originaire de l'arbitraire du signe. A ce titre, ce ne sont plus les identités des partenaires de l'échange qui sont en jeu, mais bien les dynamiques qui expliquent les situations de communication en désignant des références et des causes.

C'est, dès lors, la temporalité qui constitue le lieu de constitution de l'instance pragmatique. C'est la représentation réflexive du temps pour le sujet qui structure la pragmatique comme mode de penser la communication, car c'est par la médiation de la temporalité que le sujet découvre les objets et les enjeux de la communication, et en maîtrise l'évolution et les explications: la représentation que se fait le sujet de la temporalité est une représentation d'écart et de différences. Différence, d'abord, entre le temps du sujet et le temps de l'action: le temps du sujet est, en fait, le temps du dis-

cours, le temps de l'énonciation à laquelle il se serait livré, dans le symbolique, en tant que sujet. C'est ce temps de l'énonciation qui, par rapport au temps de l'action, fonde le temps de l'identité, car l'écart entre action et discours se fonde sur le savoir du sujet sur sa propre identité: ce que le sujet sait du temps de l'action, c'est le savoir même de la manière dont son identité s'y implique et s'y révèle. L'écart entre le temps de l'action et le temps du discours produit le savoir du sujet sur son propre rapport à l'action: car il analyse, dans l'action, ce qu'elle lui révèle de sa propre identité. Différence, ensuite, entre le temps du discours et celui de la communication même. La temporalité, en ce qu'elle s'applique à la communication telle qu'en rend raison la connaissance pragmatique, est l'anticipation par le sujet de la parole de l'autre, et, par conséquent, la durée de l'attente de cette parole. Ce qui fait prendre conscience au sujet de la temporalité pragmatique du procès de la communication, c'est la durée de l'attente de la parole de l'autre, faite à la fois d'incertitude, de crainte, ou de la forme de certitude que revêt la connaissance pragmatique elle-même. Différence, enfin, entre le temps de l'énonciation et le temps de la référence, la temporalité du sujet dans la communication fait apparaître d'autant mieux cette dernière différence que, par la connaissance pragmatique, le sujet sait la référence de la communication désormais intégrée à la dynamique de l'échange de communication lui-même. L'intégration de la référence au savoir sur la communication rend possible la connaissance réflexive par les sujets de la temporalité différentielle de la référence et de l'énonciation censée la représenter.

La question de la temporalité amène à poser le problème de la relation entre pragmatique et énonciation: c'est dans le cadre général d'un rapport à l'énonciation que le présent pragmatique est conceptuellement fondé. La première remarque qu'il convient de faire à ce sujet est que la pragmatique ne saurait être une théorie de l'énonciation, d'abord car une théorie de l'énonciation implique un rapport au sens. La pragmatique n'engage pas le problème de l'énonciation dans une logique sémiotique: pour la connaissance pragmatique, il ne s'agit pas d'articuler à la question du sens le problème de l'actualisation de la communication: il s'agit, plutôt, de l'articuler à

des rapports éventuels de force et à des dynamiques d'action et de performativité il y a, en fin, de compte, la même extériorité par rapport à l'énonciation entre la logique de la performativité et la logique pragmatique: il s'agit de déplacer la question de la production du discours du champ de l'énonciation à celui de la communication: du champ du rapport intériorisé du sujet à son propre signifiant à un rapport plus extérieur, à un rapport institutionnellement médiaté, entre l'acteur de la discoursivité et l'identité qui se fonde du sujet dans l'actualité de son rapport aux autres partenaires de la communication. Mais comment se différencient entre elles ces deux logiques distinctes de l'énonciation et de la communication? La logique de la communication implique un rapport de sens, soit: un rapport qui problématise la représentation du signifiant par les sujets de l'échange symbolique. La logique de l'énonciation se fonde sur l'hypothèse de la médiation symbolique, quelque statut et quelque définition que l'on donne de cette médiation. Par conséquent, les théories de l'énonciation – ou, si l'on veut généraliser, les théories du langage ordonnées autour de l'énonciation – impliquent une systématisation du concept du sujet, soit que cette problématisation se fasse par rapport à l'identité du sujet ou par rapport à la représentation que l'autre se donne du sujet, au cours même du processus de l'énonciation. C'est, en définitive, le statut du signifiant qui est, ici, en question. A partir du moment où la théorie met en question la représentation du sens inscrite dans la médiation symbolique, qui comporte, par définition, un écart différentiel, donc critique, entre le sujet et la référence, s'instaure nécessairement l'hypothèse d'une rupture entre le champ du signifiant et le champ de la référence. Par conséquent, à partir du moment où, c'est la logique du signifiant qui structure et ordonne la communication, le champ de la pragmatique est nécessairement séparé de celui de la référence, ou, à tout le moins, il en est nécessairement à la limite. Cette distinction, celle qui, en définitive, ne sépare radicalement que l'ordre des mots et l'ordre des choses, vient nous rappeler la nécessaire continuité de la référence du sujet par rapport à l'échange symbolique. Si la référence est, en elle-même, aléatoire et discontinue, elle ne s'en oppose pas moins de façon homogène au champ du symbolique et du signifiant. Tout,

ici, est affaire de ruptures et de séparations, car il n'y a pas d'origine du langage. Sans doute faut-il conclure de tout cela que toute théorie de l'énonciation, pensée en tant que telle dans le champ des sciences du langage et de la communication, repose sur l'hypothèse de l'arbitraire du signe, ou sur l'hypothèse, qui revient au même, de l'absence d'origine du signe.

Par la médiation du symbolique, une théorie de l'énonciation implique une mise en question du sujet, puisqu'elle renvoie au sujet la question théorique de l'origine du langage, alors que, finalement, la connaissance pragmatique fait l'économie d'une théorie du sujet, en introduisant la logique de la causalité dans les phénomènes de langage. A la théorie du sujet, se substitue la mise en place d'une causalité des faits d'énonciation, qui rend justement problématique l'usage même du concept d'énonciation dans une telle approche. Peut-on parler d'actes d'énonciation? Peut-on parler même d'énonciation dans le champ de la connaissance pragmatique? On s'aperçoit ici que le champ impose une remise en question tout à fait fondamentale de ce concept. Le concept d'énonciation est peut-être, au bout de compte, tout simplement impensable dans le champ de la connaissance pragmatique, ce qui expliquerait, alors, qu'il y soit demeuré, en quelque sorte, impensé. Tandis que le concept de cause, refoulé par le concept d'arbitraire du signe du champ des théories de l'énonciation, serait l'impensé des théories de l'énonciation, ce serait le concept d'énonciation qui constituerait l'impensé de la connaissance pragmatique, en ce qu'il rend raison d'un rapport identitaire entre le sujet et le signifiant dans la communication, réputée pourtant les distinguer radicalement l'un de l'autre. Mais avec le concept d'énonciation, c'est, au bout du compte, l'autre qui est l'impensé de la connaissance pragmatique, car une théorisation de l'énonciation, parce qu'elle implique une théorisation du sujet, implique, au second degré, une théorisation de l'autre. La connaissance pragmatique est une approche du langage et de la communication qui se structure à partir de l'impensé de l'autre, ce qui est la raison pour laquelle il s'agit d'un champ de connaissance, et non d'une théorie de la pragmatique. Impensé dans la connaissance pragmatique, l'autre constitue le point qui empêche la théorisation de la connaissance pragmatique:

en effet, une théorie suppose la possibilité de penser l'autre, puisque c'est le passage nécessaire à la généralisation du sujet, condition nécessaire de la théorie. A partir de la connaissance pragmatique, il importe de changer de champ, pour parvenir à la possibilité d'une théorie, qui se fonderait dans la connaissance philosophique ou psychologique du sujet ou dans les sciences politiques (théorie pensée en termes d'institutions). Le «point aveugle», de la connaissance pragmatique, soit: la saisie symbolique, par la médiation de l'autre, nous ramène à une critique du concept même de sujet.

Il nous reste à présent à déplacer le concept d'énonciation, et à tenter de poser la problématique du langage dans un autre champ, proprement celui de la connaissance pragmatique dans la logique de l'action.

L'énonciation est une actualisation, et non une action, en ce qu'il s'agit d'un passage des structures du langage du plan d'un savoir intériorisé par les sujets parlants au plan de la réalisation effective de la parole et du discours dans la communication. Le concept d'actualisation suppose métonymiquement, par opposition, le concept de compétence disponible, et la référence à un savoir, l'un et l'autre du sujet parlant, ce qui explique, précisément, la relation fondatrice qui existe entre théorie de l'énonciation et théorie de l'identité. Dans une logique d'action, il n'y a pas d'écart, pas de distance entre compétence et actualisation, car, dans le champ de la réalité, il n'y a que de l'action. Seule pourrait supposer une référence à un savoir constitutif d'une compétence disponible une approche de l'identité par la médiation de la représentation que s'en donne l'autre pendant le procès du symbolique. La connaissance pragmatique rend raison de la communication à partir de personnes qui exercent une action, et non à partir de sujets qui se définissent les uns pour les autres par l'identité d'une compétence symbolique dont ils se soutiennent et dont ils se légitiment pour les partenaires de l'échange symbolique.

C'est naturellement sur ce point que se fonde le principe de la médiation de temporalité. Toute la spécificité de la logique de l'action dans le champ de la connaissance pragmatique tient à ce que le temps n'y est pas conçu comme une immédiateté essentiellement liée au sujet de l'énonciation, mais comme

une médiation qui, distanciant la personne de l'agent par rapport à l'identité du sujet, constitue pleinement dans son rapport à l'énonciation en tant que procès. La question de la temporalité s'ordonne par conséquent comme une double médiation par rapport à la définition de l'énonciateur.

D'une part, il y a médiation entre le temps du sujet et de l'identification qui, en fait, ne saurait être que le temps de l'autre, ne saurait se définir que comme le temps de l'événement symboliquement originaire de la rencontre objectivante de l'autre, et le temps de l'agent et de l'acte, qui ne saurait se concevoir, lui, que comme le temps défini par l'accomplissement de l'acte constitutif de l'agent en tant que tel dans le champ de la communication. Cette médiation entre ces deux temps fonde la temporalité de la communication comme une temporalité de la durée: de la durée même au cours de laquelle s'actualise la parole dans la scène de la communication.

D'autre part, le temps de l'action est aussi un temps de la prévision, et, aussi, de la mémoire. Il s'agit d'inscrire la logique de l'action dans une logique de la continuité entre différentes mesures de la temporalité. Tandis que l'identification symbolique est une médiation qui se pense hors de cette continuité, mais dans un temps, en quelque sorte suspendu, dans le temps de l'objectivation et de la fondation originaire de l'identité du sujet à partir de celle de l'autre, la logique de l'action, dans le champ de la connaissance pragmatique, se pense dans la durée même et l'enchaînement linéaire des actes. La logique de l'acte constitue, sur le plan de la temporalité, l'introduction d'une relation problématique à la durée: il s'agit bien, dans la connaissance pragmatique, de retrouver une définition fondatrice du rapport des partenaires de la communication à la durée.

Si la pragmatique introduit un mode de connaissance fondé sur l'opposition entre anticipation et acte, c'est, en réalité, une objectivation médiatée du concept de sujet qui est en question: passant à l'acte, le sujet se conçoit désormais comme un objet. Son rapport à l'autre est un rapport de transitivité objectivante et non un rapport de spécularité identifiante. C'est ce qui explique le statut du théâtre par rapport à la pragmatique. Le théâtre est un jeu, une mise en représentation, et, à ce titre, il constitue, dans le champ so-

cial, une objectivation de la communication. C'est par le théâtre que la communication cesse de se limiter à une pratique sociale qui atteste, à nos propres yeux et à ceux de nos partenaires, de notre appartenance à la même communauté, mais devient également la transformation de rapports sociaux d'échange et de communication est jouée, si elle se joue grâce à la médiation d'acteurs et de metteurs en scène, c'est pour être vue par un public; la communication, au théâtre, est l'objet des perceptions, des jugements, des paroles, de ceux qui la contemplant, l'observent et la jugent. Le théâtre est bien l'activité sociale; la situation institutionnelle de communication, en la jouant, lui confère une réalité objective, et c'est par le théâtre, par le jeu, que le champ social va pouvoir prendre conscience de la nature et de la structure des règles de la représentation qu'il se donne. Le théâtre, en effet, est fondamentalement la représentation dans le lieu même que l'on appelle «théâtre», de l'opposition entre l'anticipation et acte. Lorsqu'ils le mettent en scène, les acteurs ne font qu'objectiver une scène ou un discours qu'ils ont préalablement intériorisé en l'apprenant ou en l'improvisant. Dès lors, par le spectacle même qu'ils donnent, ils adhèrent à cette communauté de savoir et de culture qu'ils représentent. Au théâtre, il s'agit de donner à voir: l'interprétation par les acteurs n'est pas là pour rendre compte (sinon indirectement) de la signification; elle permet au public de voir une objectivation, d'assister à une transformation en objet.

C'est cette distanciation dans le temps (dans le passé ou dans la durée) de l'existence effective et objectivée, qui fonde la connaissance pragmatique et en ordonne les concepts majeurs.

Si l'on se place sur le plan théorique et sur le plan de l'histoire de la pensée, il est important de bien comprendre comment se distinguent, et même s'opposent, une théorie de l'énonciation et une théorie de l'action, dans le champ plus général de la communication. Ces deux types de théorie s'opposent fondamentalement, car ils ne se construisent pas dans les mêmes types de discours. La logique de l'énonciation et la logique de l'action produisent des objets différents qui se structurent selon trois axes d'opposition et de pertinence.

Des sujets opposées à des agents: une conception particulière de l'identité.

La question de l'identité renvoie toujours, dans le champ de la communication, à la nécessité d'identifier les auteurs. Action et énonciation supposent l'élucidation: leur statut est d'objectiver l'identité du sujet ou de la personne, en rendant nécessaire son explicitation pour que la communication s'engage et se poursuive dans des conditions propres à produire du sens. Dans une telle problématique, seule l'explicitation d'une identité permet une reconnaissance du rôle et du statut de l'auteur, et, par conséquent, une authentification de la communication par les partenaires qui l'assument. C'est sur le procès de cette reconnaissance que divergent pragmatique et théorie de l'énonciation. Tandis que, dans la théorie de l'énonciation, l'identité qui assume le sens dans la communication est un sujet symboliquement identifiable à l'autre, il s'agit, dans le champ de la pragmatique, d'un agent, a priori non identique à l'autre partenaire de la communication. L'autonomie actantielle des agents dans la connaissance pragmatique définit leur personnalité et leur spécificité par leurs gestes et par leurs actes. Cette autonomie actantielle est remplacée, dans la théorie de l'énonciation, par l'hypothèse majeure du stade du miroir: pas d'énonciation ni de symbolique, sans qu'originellement, les partenaires de la communication se reconnaissent symboliquement semblables l'un à l'autre dans le procès de l'identification objectivante de leur identité.

Des signes opposés à des pratiques: une conception particulière de la médiation.

La médiation de la communication est assurée ou par le signifiant ou par un acte: le signifiant est une médiation symbolique, soit: une médiation qui fonde sa légitimité sur un code et une convention, tandis que les actes sont des médiations dans la seule mesure où, situation par situation, leur incidence est reconnue par les partenaires de l'échange de communication comme porteuse d'information, et, par conséquent, de l'équivalent d'une signification. Les pratiques actives qui jalonnent et scandent la situation de communication sont rapportées par les deux partenaires de l'échange à des

expériences ou à une mémoire qui, par comparaison, peut donner lieu à l'acquisition d'une signification énonçable en discours. Au fond, sachant que, dès lors qu'il y a communication, il y a échange de signes et d'informations, la différence entre connaissance pragmatique et théorie de l'énonciation tient au fait que, dans le champ de la pragmatique, l'autonomie actantielle des partenaires entraîne une discontinuité entre l'exercice de l'acte par l'un et la reconnaissance qui en est exprimée par l'autre, alors que, dans le champ de l'énonciation, il y a continuité symbolique entre le signe produit et l'interprétation qui en est donnée et qui manifeste l'appartenance à un commun système culturel et social. Finalement, c'est le statut de l'information qui est, ici, en question.

Un échange opposé à l'exercice d'un pouvoir: une conception particulière du politique.

On revient toujours, fondamentalement, au politique, dans la mesure où il s'agit toujours de communication, c'est-à-dire de convention d'échange, et de reconnaissance de l'appartenance communautaire et socialement identitaire. La différence entre la logique de l'énonciation et la logique pragmatique tient, de ce point de vue, à la même différence qu'entre théorie et connaissance. Le statut de la théorie se définit par le fait que la théorie rend possible la pensée par le sujet. La théorie permet au sujet de penser le monde en lui donnant la possibilité conceptuelle et logique de formuler sur lui des hypothèses et des structures. En revanche, une connaissance ne permet pas au sujet de penser le monde: elle lui apporte des informations supplémentaires, qui le mettent à même de décider ou d'agir avec plus de possibilités ou avec de meilleures chances de succès. Par conséquent, on peut différencier, du point de vue du sujet, la théorie de l'énonciation de la connaissance pragmatique en marquant la différence entre échange et pouvoir. Tandis que l'échange symbolique (sur quoi se fonde la théorie de l'énonciation) garantit la pérennité de la communauté en garantissant la continuité de la reconnaissance de la convention originale par les énonciateurs qui appartiennent à la communauté, la pragmatique rend possible l'instauration d'une logique de domination: à agir conformément aux enseignements de la connaissance pragmatique, les parte-

naires de la communication accroissent leurs chances de reconnaissance par les autres de leur position dominante. C'est en ce cas que, sur le plan politique, l'hypothèse fondatrice de la connaissance pragmatique se pose en termes de pouvoir.

La connaissance pragmatique – c'est en ceci qu'elle se distingue radicalement d'une théorie sémiotique de l'énonciation fondée sur l'identification symbolique – est une connaissance de l'agent. Il ne s'agit pas d'une identification spéculaire constitutive de l'identité du sujet de l'énonciation, il y a application à l'agent d'une instance de savoir, qui fonde la personne par la médiation d'un rapport à l'action pensé dans la temporalité: c'est ce qui engage la connaissance pragmatique dans la logique du récit et de la narrativité.

L'acte est irrévocablement hors de la communication. C'est même la distance de la narrativité et du récit de l'acte qui rend possible l'inscription d'un acte, ainsi raconté et saisi dans la mémoire du sujet, dans le champ de la communication et de l'échange symbolique: le récit est, en soi, une médiation entre l'énonciateur et son destinataire d'une part, l'acte raconté d'autre part. C'est le problème de la temporalité qui va isoler et spécifier le champ de la narrativité par rapport à celui du discours en général. La temporalité fait, en effet, partie des formes fondamentales qui structurent originairement le sujet dans le symbolique. Le processus de constitution de la temporalité symbolique du sujet – par lequel la personne devient pleinement un sujet – se distingue de la pragmatique par l'instauration même d'une instance de médiation. En effet, dans le champ de la connaissance pragmatique, la temporalité est immédiate, puisqu'il s'agit de la temporalité de l'action; il s'agit, finalement, d'une sorte d'éternel présent, non de durée, mais de simple déroulement. Le temps pragmatique n'a pas d'autonomie symbolique: il est défini par l'acte même qui l'occupe; la connaissance pragmatique n'a pas d'autre temporalité que le déroulement de l'acte, ou, plus généralement, la mise en œuvre de la stratégie en cours. Cela fait, d'ailleurs, partie des raisons pour lesquelles la pragmatique relève d'une connaissance. Le rapport de la pragmatique à la temporalité est un rapport de nécessité. Il n'est pas possible de fonder une pragmatique sans que la temporalité y soit une question pro-

blématique, car la connaissance pragmatique s'ordonnant autour d'une logique de l'action, se construit dans une temporalité référentielle. La temporalité se fait problématique à partir du moment où la subjectivité se trouve dans une situation de contradiction conflictuelle entre deux temporalités: celle qui dépend du sujet lui-même et de sa propre inscription dans le temps (la temporalité symbolique du sujet) et celle qui ne dépend que de l'action qui s'y engage, s'y déroule et s'y conclut (la temporalité pragmatique du faire). De cette différence entre deux temporalités résulte une situation qui définit à la fois la situation pragmatique, qui structure l'action du sujet dans la temporalité dans laquelle elle se déroule, et la situation symbolique, qui structure pour le sujet une interrogation porteuse d'angoisse sur sa propre identité et sur son devenir.

Le rapport du sujet à la temporalité est, par rapport à l'évidence de la spatialité, un rapport second.

L'émergence du thème de la mort. Si le temps est second dans la constitution symbolique du sujet, c'est que l'avènement du sujet à la pensée du temps dépend de l'instauration de la dynamique ouverte par la pulsion de mort. Qu'est-ce que le temps, en fin de compte, sinon ce qui nous sépare de la mort? Comment penser le temps sans penser, dans le même temps la pulsion et l'angoisse de sa propre mort? La pragmatique révèle au sujet, avec la temporalité, la nécessité pour lui de se savoir mortel, et la temporalité est l'instrument d'un tel savoir et ce qui lui donne sa forme. La temporalité est, pour le sujet, une structure d'intelligibilité lui permettant d'assumer la certitude de sa mort et de la penser – c'est-à-dire d'échapper à sa portée d'angoisse pour n'en faire que la trace sensible dans le présent d'une incontournable et originaire nécessité.

L'instauration de la médiation et de ses dynamiques. C'est la médiation qui fonde le sujet comme une dynamique et non comme une identité. La médiation institutionnelle permet d'échapper à l'autre constitution de l'identité: celle du miroir. C'est la raison pour laquelle Searle insiste sur le caractère institutionnel (ou, à tout le moins, institué) des actes qui relèvent de la théorie des actes de langage. Ce rapport à l'institution fait de l'auteur des

actes un agent qui assume son appartenance à la communauté, et non un simple énonciateur défini par sa relation de spécularité et d'échange symbolique à l'autre. Les dynamiques institutionnelles renvoient l'échange de communication à une situation d'appartenance et de dépendance qui fonde le sujet d'énonciation comme un agent socialement déterminé et reconnu.

La différenciation du temps de la référence et du temps de l'énonciation. L'instauration du champ de la connaissance pragmatique sépare le champ propre de l'échange et de la situation de communication et le champ des références. La connaissance pragmatique est nécessaire à partir du moment où un temps autonome de l'énonciation – celui du signifiant, finalement – s'avère nécessaire à la structuration des agents qui actualiseront ce signifiant en discours. Dès qu'existe ce temps de l'énonciation, la connaissance pragmatique va fournir la densité d'une distance entre ce temps de l'énonciation et celui de la référence, qui fonde la réalité du sujet de l'énonciation, en tant que personne, dans l'effectivité de la situation de communication.

C'est le récit, par définition, qui rend l'action communicable; c'est le récit qui, comme forme symbolique et esthétique, assure la transition entre le stade non communicable de l'action et la possibilité de son intégration métonymique au champ de la communication. Le récit est donc une forme de médiation: il s'agit d'une forme de communication qui échappe à la communication intersubjective. De fait, il n'y a pas de récit hors d'une structure de médiation; le récit est la forme peut-être la plus originaire de communication médiatée, mais il n'y a de récit que dans le champ social. Quand on raconte, on est investi d'une mission, on occupe une fonction: on ne raconte pas en son propre nom. Quand on raconte en son propre nom, c'est pour dire autre chose qu'un récit (cf. là-dessus, ce que peut nous apprendre la psychanalyse). Le récit strictement narratif, celui qui raconte un acte, qui intègre cet acte à la dynamique d'un échange symbolique, c'est le mythe, la légende, le conte de fées, qui fondent une culture, et, partant, l'appartenance à un ordre social et institutionnel. Un récit, c'est un récit de presse (faits divers par exemple) ou un texte d'historien, soit: un discours légitimé par l'appartenance sociale, politique, idéologique, de celui qui l'assume; un récit,

enfin, peut être un récit individuel, assumé par un sujet, mais dans un cadre institutionnel, dans une mise en scène dramatique, sociale, même si elle est réelle, qui confère à l'énonciateur un statut socialement déterminé et reconnu: dans le «Cid», le récit de Rodrigue s'adresse au roi, celui de Cyrano, dans un lieu public, s'adresse aux autres cadets, le récit de Phèdre enfin («Hippolyte, grand Dieux! – C'est toi qui l'as nommé») est la médiation sociale qui permet à Phèdre de mesurer l'horreur de son affaire – ou plutôt, même si cela revient au même pour elle – son impossibilité institutionnelle. Transformant l'acte en un objet communicable, le récit l'inscrit par conséquent, essentiellement, fondamentalement, dans le champ de la communication médiatée et dans le champ de l'institution. Sans médiation institutionnelle, l'acte demeure étranger au champ de la communication. En définitive, c'est le politique, comme toujours, qui va, seul, rendre possible, par la médiation d'une possible interprétation en termes d'adhésion/refus ou en termes de choix, l'inscription de l'acte dans le champ de la communication. C'est la raison de l'acuité dramatique de l'information médiatée sur les faits et sur les actes en temps de guerre. Voir Saddam Hussein.

La médiation narrative par laquelle l'acte advient au champ de la communication est définie par trois critères, en termes de communication.

Il n'y a pas d'identification directe, immédiate, entre l'énonciateur et l'autre, son destinataire. Alors que la communication, en tant qu'échange symbolique, repose sur l'identification symbolique selon laquelle l'autre est toujours prêt à dire, prêt à énoncer ce que dit l'énonciateur, le récit est une forme symbolique dans laquelle le savoir de l'énonciateur, les informations dont il dispose, le séparent de celui qui l'entend. Le narrateur sait ce qui se passe, et pas l'autre, et cette différence fondatrice essentielle de savoir spécifique radicalement l'un par rapport à l'autre les deux partenaires de l'échange symbolique.

Il existe une tension identitaire entre le sujet d'énonciation et le sujet référentiel. L'énonciateur et le sujet référentiel ne renvoient pas à la même identité, même quand l'énonciateur énonce un récit sur lui-même. Le sujet est justement défini, dans le récit, par cette tension qui empêche toute identi-

fiction symbolique de l'autre, du destinataire du récit à l'énonciateur ou à l'auteur du récit. Cela signifie aussi que, dans le récit, l'énonciateur n'est pas présent, il est représenté. C'est la raison pour laquelle, dans le récit, la troisième personne, la «non-personne» dont parle E. Benveniste, caractérise le héros, le personnage de récit. Le récit à la première personne distancie l'énonciateur par rapport au public, le récit à la deuxième personne distancie le récit par rapport à l'autre: le récit à la deuxième personne est là pour piéger l'autre (cf. Calvino). Le récit à la troisième personne est le récit qui neutralise le problème de la subjectivité en fondant un discours qui n'est assumable que socialement, dans la dimension d'un statut institutionnel.

C'est le destinataire qui motive le récit, et qui, en définitive, en définit la fonction sociale dans l'ordre de la communication. C'est le destinataire qui fonde socialement la médiation, puisque c'est son statut par rapport à l'énonciation qui, en assignant leurs places à l'un et à l'autre dans le champ social de la communication, va définir institutionnellement les structures et les modalités de la situation de communication dans laquelle prend place le récit: c'est par l'autre que s'instaure le sens institutionnel du récit. C'est, d'ailleurs, la raison pour laquelle la rumeur qui ne s'adresse à personne, n'a pas de crédibilité narrative institutionnelle.

En fin de compte, on peut analyser l'institutionnalisation qu'il produit: on peut sans doute déduire de cette structure du récit que toute médiation visant à inscrire de l'acte dans la communication équivaut à une forme d'institutionnalisation de cet acte. Nous y voici de nouveau: pas de pragmatique, finalement, sans une ritualisation de l'acte (par laquelle se produit, justement, cette institutionnalisation). La ritualisation, en effet, rend possibles, par la répétition, la signification et l'interprétation de l'acte, et, en déterminant la place et la fonction des partenaires de la communication autour de l'acte, lui confère une place et un statut qui font de lui un enjeu dans le procès de l'échange symbolique. La ritualité est, en définitive, ce qui pourrait conclure tout récit, car qu'est-ce qu'un récit, sinon la représentation, ritualisée par la parole, les symboles et les gestes, d'un acte, ainsi inscrit dans le champ de la communication sociale? La messe chrétienne n'est que le récit ritualisé du sacrifice fondateur.

La connaissance pragmatique disjoint, fondamentalement, temporalité et spatialité: n'assurant pas, dans la médiation de l'identité du sujet, l'articulation entre ces deux instances, la connaissance pragmatique instaure une médiation théorique qui rend raison d'une telle séparation. L'émergence de la médiation institutionnelle dans le champ de la communication fait apparaître une double disjonction: la disjonction de la spacialité et de la temporalité entraîne l'autonomie de la temporalité dans la constitution du sujet de l'échange symbolique, et la disjonction des références isole l'une de l'autre la référence de la communication intersubjective, assumée et reconnue par le sujet, et la référence de la communication médiatée, assumée par le destinataire.

C'est la disjonction de la temporalité et de la spatialité qui représente la première spécificité de la connaissance pragmatique, qui, de la sorte, confère son autonomie au problème de la temporalité. C'est précisément en raison de cette autonomie du problème de la temporalité disjoint de celui de la spatialité que la connaissance pragmatique pense en termes d'agent et non en termes de sujet. C'est d'abord en termes de temps que le problème spécifique des performatifs s'introduit dans le champ de la pragmatique.

La question des performatifs est un problème linguistique fondateur de la pragmatique: les performatifs représentent l'objet linguistique qui condense dans son paradigme les spécificités du problème pragmatique, puisqu'ils sont la classe de formes linguistiques qui neutralise l'écart de temporalité entre l'énonciation et le faire qu'elle désigne dans le discours. Il y a confusion, coïncidence totale, entre le temps de la production d'un énoncé par le sujet et l'exercice, par ce même sujet, de l'acte qui le définit, dans la situation de communication, comme sujet d'un performatif. Cette convergence temporelle est constitutive de l'identité du sujet, désormais pourvu, en tant qu'agent, d'une identité qui le représente dans le symbolique et dans la communication. Avec le problème des performatifs, on est au coeur du problème constitutif de la pragmatique: l'avènement d'un nouveau statut de l'agent par rapport à la temporalité qui ne le limite pas, mais qui, au contraire, le structure. Les performatifs définissent la temporalité dans le présent, et, à ce titre, en neutralisent limites et ruptures. Le présent est, en effet, le temps

de la durée: le temps qui constitue l'agent à partir d'un acte, et non à partir de datations et de repères extérieurs. Le présent est le temps qui se définit hors de la subjectivité, parce que c'est l'action qui le définit, et qui constitue la personnalité de celui qui exerce l'acte. En définitive, cette question des performatifs pose deux problèmes qu'il convient de distinguer ici, et qui appellent des réponses de nature différente. D'une part, la question de la réflexivité des performatifs introduit un problème de degré: il y a une forme de différentiel d'intensité entre les formes performatives, selon qu'elles sont plus ou moins articulées à la référence de l'énonciateur – en quelque sorte, il y aurait des degrés dans la performativité, l'horizon de la connaissance pragmatique tendant, comme limite absolue, vers l'abolition de tout écart de temporalité avec le présent de la première personne. D'autre part, le problème des performatifs pose la question de la personne et de son statut dans le champ de la communication. Le performatif est fondamentalement constatatif, et, à ce titre, il objective l'agent, en en faisant précisément une personne, soit un des formes de la scène de la communication qui représente objectivement, pour les autres, une fonction ou une action. Dès lors, le performatif engage le problème de la continuité ou de la discontinuité entre la personne morale et la personne pragmatique.

Le statut linguistique de la temporalité est mis en question par la connaissance pragmatique dans le champ de la communication. A partir de cette mise en question, c'est sur la temporalité que porte la critique la plus avancée de la pragmatique sur le champ linguistique. En effet, le sujet linguistique de l'énonciation étant classiquement une identité, en tous les cas dans la culture de l'héritage saussurien, la temporalité est conçue dans le champ linguistique comme en termes de mesure d'écarts par rapport à cette identité originaire. La temporalité linguistique saussurienne est une temporalité d'écarts et d'oppositions, tandis que la connaissance pragmatique, en renvoyant le temps à la mesure de l'acte, le conçoit comme une continuité: les actes constitutifs de la personne et de l'agent représentent, en effet, finalement, sinon la continuité dans l'instant d'un acte à l'autre, en tous les cas la continuité dans la durée d'actes assumés par un même agent, et reconnus

comme tels dans la communication. La connaissance pragmatique nous amène à nous interroger sur la formulation du problème de la temporalité. Structurant la communication selon les actes engagés par les partenaires de l'échange symbolique, la pragmatique déplace le problème de la temporalité: d'une opposition entre un avant et un maintenant, qui structure tout l'édifice verbal de la description morpho-syntaxique indo-européenne, la connaissance pragmatique nous fait passer à une opposition entre la durée et l'instant, ce qui explique qu'il y soit fait appel à une théorie des modalités et à une théorie des aspects. La temporalité ne s'appréhend plus en termes de dates et, donc, en termes de mesure du temps extérieur à la communication. La communication se produit elle-même une temporalité continue, saisie dans la durée – précisément la durée même de la communication – qui se décrit et se pense en termes de modalités et d'aspects, soit: en termes fondés à l'intérieur même du champ de la communication.

Une telle disjonction de l'espace et du temps dans la communication fait partie d'un dispositif que l'on pourrait nommer complexe pragmatique, qui présente la structure suivante. D'une part, le déplacement de la subjectivité hors du procès spéculaire de l'identification; d'autre part l'apparition d'une problématique organique du sujet; enfin, l'instauration d'un rapport socialisé à l'ordre institutionnel de la communication, qui introduit le rapport de l'action au langage dans une dimension morale, historique et politique. D'un mot, on pourrait dire que le complexe pragmatique est la dernière étape du processus de constitution de la personnalité: celle à partir de laquelle la personnalité devient un être social, un citoyen. Le complexe pragmatique déplace la réflexivité constitutive du sujet qui ne porte désormais pas sur son identité et son langage par la médiation symbolique de l'identification à l'autre, mais qui porte sur l'action propre de la personne, sur son propre «être-agent», pour employer un néologisme paradoxal, par la médiation, cette fois, de la connaissance pragmatique. Le complexe pragmatique, dès l'instant où la communication confère une possible signification à un acte, et où est reconnue la dimension pragmatique de cet acte, sa dimension sociale, politique, anthropologique fonde sa spécificité. Peut-on concevoir

l'idée que la production de langage puisse se penser selon ses effets? Le langage a-t-il des effets hors des rites, soit: hors de l'institutionnalisation du symbolique par sa répétition publique? Finalement, le complexe pragmatique est une forme de médiation par laquelle l'acte, advenant à une dimension sociale et institutionnelle, est pris dans une logique conventionnelle qui fait de lui un objet prévisible de reconnaissance, d'interprétation et d'échange de communication.

Déplacement de la subjectivité hors de l'identification spéculaire

Il faut, en quelque sorte, payer le prix de la disjonction entre l'espace et le temps. Dès lors que le temps, parce qu'il est défini, extérieurement à lui, par l'acte lui-même, est ainsi séparé de l'espace, défini, lui, en lui-même, par la distance du sujet à l'autre, l'identification spéculaire n'a plus de fonction théorique dans le complexe pragmatique et c'est par conséquent, le rapport de la personne à l'autre qui s'en trouve modifié. En effet, le sujet, mais le sujet ego, pourvu d'une identité symboliquement reconnue et assumée, articule l'espace et le temps dans l'exercice de la médiation symbolique. C'est le sujet qui pense, dans le champ du symbolique, la spatialité ou la temporalité comme la continuité symbolique d'un langage. C'est, d'ailleurs, tout l'enjeu de la figuration, de la représentation et, d'une manière plus générale, de l'esthétique. Mais cette articulation de l'espace et du temps par l'exercice de la médiation symbolique du sujet n'a de sens qu'à partir du moment où l'autre, au cours du procès de la médiation symbolique, produit pour le sujet l'image objectivée de sa propre identité. Il n'y a pas moyen de penser indépendamment l'une de l'autre la spécularité du sujet dans l'avènement du miroir et l'articulation de l'espace et du temps dans l'exercice de la subjectivité symbolique.

Le statut de l'autre dépend donc étroitement de la définition que l'on donne du concept de sujet. A partir du moment où la connaissance pragmatique se situe hors du champ de l'identification, à partir du moment où le

sujet n'est plus l'instance qui fonde le symbolique en articulant l'espace et le temps, l'autre ne saurait se définir comme l'image qui objective au sujet sa propre identité dans l'intersubjectivité; l'autre, s'inscrit désormais dans une relation transitive par rapport à un sujet qui ne se produit pas comme image, mais comme acte, est témoin de l'acte exercé par le sujet – tout au plus en est-il le destinataire, soit: la personne censée lui donner sa signification. En ce sens, la connaissance pragmatique élabore une approche de la réflexivité qui, au lieu de se penser dans l'échange intersubjectif des images et des représentations, se pense dans la réalisation d'un acte par lequel la personne est moins objectivée qu'actualisée dans sa relation sociale à l'autre. Si la relation entre le sujet et l'autre n'est pas médiatée par la référence et le savoir, c'est qu'il n'y a pas de réflexivité dans la connaissance pragmatique autre que celle de la personne devant sa propre action.

Une problématique organique du sujet

C'est la raison pour laquelle il y a de l'organique dans la connaissance pragmatique. La pragmatique a une approche organique de l'agent, dans la mesure où, défini et structuré indépendamment de l'autre, il se fonde sur l'autonomie de son être social. Tout se passe, en définitive, comme si la pragmatique était construite sur une opacité, sur un point aveugle: l'absence de l'autre. Une psychologie de la communication sans autre, fondée sur le principe de la non-spécularité.

Dès lors, la communication, ainsi constituée, répond à trois critères qui peuvent, me semble-t-il, définir cette approche pragmatique de la psychologie de la communication:

- Les partenaires de l'échange de communication, autonomes les uns par rapport aux autres, poursuivent un exercice individualisé du langage.
- Les formes échangées ne définissant plus une identité, elles révèlent donc de l'information, et non de la communication: le langage, dans la pragmatique, produit des informations et non des références.

- Les dynamiques de communication renvoient à des logiques fondées sur la causalité, alors que les logiques énonciatives de l'identité renvoient en fin de compte à l'arbitraire du signe.

Il y a, dans la connaissance pragmatique, une forme de rejet de l'autre, une forme de forclusion de l'autre, mis, en propre, hors du champ de la communication. Il y a donc ici un paradoxe à approfondir: en effet, d'une part la connaissance pragmatique a tendance à refouler (ou à méconnaître) la nécessité de l'autre dans la constitution symbolique du sujet, d'autre part, elle se fonde sur la dimension médiatée et socialisée de la communication. Mais, en réalité, si l'on y prend garde, la connaissance institutionnelle de l'autre est tout à fait compatible avec la méconnaissance de sa fonction structurante. Le projet de la connaissance pragmatique est essentiellement de fonder la personne comme une organisation autonome. C'est au moment de sa fondation que la pragmatique revendique l'autonomie de la personne; cela n'empêche pas que cette autonomie organique de la personne pense la communication dans le champ social, en termes de fonctions et de places, plutôt que dans le champ de l'intersubjectivité, en termes d'images et de spécularité.

Il y a, dans cette problématique, une véritable mécanisation des dynamiques de communication. Le concept de communication est conçu par la pragmatique de façon linéaire: en effet, il ordonne des dynamiques de causalité et de relation linéaire, tandis que l'approche de la communication en termes d'échange intersubjectif est fondamentalement récurrente. La problématique de la communication en termes pragmatiques est nécessairement linéaire, elle produit, progressivement et linéairement, une référentialisation des formes de la communication: la pragmatique ne produit pas une signification au sens d'une interprétation, elle ne problématise pas le rapport d'un signifiant à un signifié, puisqu'elle ne se situe pas au sein de la communication, donc au sein de l'échange légitimé des instruments de la compréhension. En fait, la pragmatique problématise le rapport de la communication à la référence dont elle se soutient: elle renvoie les instruments de la communication à des références qui servent fondamentalement de cause à la

communication. Une telle problématique du renvoi est dans la logique d'une approche organique et individualisée de la communication sociale. Pas de pragmatique sans morcellement du champ social des échanges de communication.

La dimension morale, institutionnelle et politique de l'acte dans la communication sociale

Derrière cette question du statut de l'autre et du sujet, derrière cette approche individualisée et organique des agents de la communication, il doit être clair qu'il y a politique. Il faut bien qu'une telle approche de la subjectivité, qu'une telle approche des rapports de communication entre des partenaires qui, après tout, appartiennent, par ailleurs, à une communauté, il faut bien que cette approche de la communication soit légitimée par une inscription de ces rapports de communication dans un système politique et social de signification et de représentation, qui va faire apparaître pleinement l'enjeu de la question de l'acte dans le champ des sciences de l'information et de la communication.

Pensé par l'autre, parlé par l'autre, qui en garantit l'origine dans le champ de la communication, le sujet de l'énonciation fait l'objet, dans la pensée symbolique, d'un processus d'identification, alors que, dans la logique ouverte par la connaissance pragmatique, l'agent individualisé est fondé par le regard qu'il porte sur l'autre – ou plutôt, d'ailleurs, sur les autres. Alors que l'identité du sujet énonciateur est structurée par l'autre, la personnalité de l'agent et la logique de ses actions constituent les autres comme les partenaires ou les témoins de cette personnalité. Dès l'instant où, dans le champ social, la personnalité est reconnue par ses actes, cela implique pour la personnalité un constant souci des autres. La connaissance pragmatique se légitime institutionnellement et socialement par l'intériorisation, par la personne, des codes et des devoirs qui fondent la dimension pratique de la communauté sociale et politique. A un certain point, la connaissance prag-

matique est bien obligée de renvoyer à la dimension morale des agents qui traversent, de leurs actes et leurs gestes, le champ de la socialité. La communication sociale, telle qu'elle est structurée par la connaissance pragmatique, et c'est la raison pour laquelle elle se pense dans la logique de la médiation et de la représentation, aboutit à une conscience morale. C'est, finalement, le sens qu'il faut donner à la disjonction entre le temps et l'espace. Autonomes l'un par rapport à l'autre, l'espace définit une forme géopolitique de la communication, et le temps structure une forme d'histoire de la communication. Cela signifie que l'espace de la communication se pense, désormais, dans le champ de la connaissance pragmatique, comme une juxtaposition, fondamentalement conflictuelle, entre des territoires assignés socialement à des agents, et que la temporalité de la communication se pense désormais, dans le champ de la connaissance pragmatique, en tant qu'histoire, comme explication et légitimation des actes constitutifs de la personnalité sociale des agents, moralement conscients de l'implication pratique et pragmatique de leur appartenance sociale.

C'est finalement par l'analyse de son rapport au politique qu'il nous faut, à présent, envisager la connaissance pragmatique. En effet, il importe ici de définir le discours politique, en ce qu'il constitue une des formes institutionnalisées du rapport entre communication et action. On peut définir le discours politique comme le discours dont le commentaire, le contrôle, l'explication, consistent dans une action. La sanction du discours politique se situe déjà dans la logique du passage à l'acte: c'est la raison pour laquelle les deux situations caractéristiques d'énonciation et de mention du discours politique sont la rhétorique et l'histoire. La rhétorique, parce qu'une des fonctions du discours politique est de convaincre d'agir, et que la sanction d'une telle forme de discours est le passage effectif à l'acte de la part de ses destinataires; l'histoire, parce qu'elle n'est, en fin de compte, que la rationalisation et l'élucidation, dans la continuité d'un processus symbolique, d'un certain nombre d'événements et d'actions produits à l'initiative de discours relevant du politique, c'est-à-dire de l'ordre social et institutionnel de la communication.

Par rapport au politique, la connaissance pragmatique se situe à l'actualisation de la médiation institutionnelle et à l'intersection du concept de citoyenneté et du concept de réflexivité. On a vu comment le concept de complexe pragmatique situe la réflexivité constitutive de la personne dans l'exercice même de la médiation de la communication. Si la communication met en scène la constitution réflexive de la personne, la citoyenneté dans le champ de la communication politique, définit la dimension à la fois sociale et individuelle de cette médiation réflexive. La citoyenneté est, en effet, ce qui définit individuellement, énonciateur par énonciateur, les normes et les structures institutionnelles qui constituent la dimension morale, politique et institutionnelle de la personne en ce qu'elle assume ses actes dans le champ des relations de communication sociale qui unissent les membres du groupe ou de la communauté et leur servent de médiation institutionnelle d'appartenance. D'autre part, la connaissance pragmatique est à l'actualisation de la médiation institutionnelle constitutive de l'ordre social de la communication. Il n'y a pas de communication institutionnelle et sociale sans que s'instaure une médiation selon laquelle les énonciateurs, dans le champ de la communication sociale, ne parlent pas en leur nom propre, mais s'expriment au nom de principes structurants de légitimité et de délégation. C'est la connaissance pragmatique qui permet de comprendre les processus et les dynamiques par lesquels les actes sociaux des personnes de la communauté, notamment, les rites qu'elles observent, peuvent être analysés, interprétés, et, par conséquent, inscrits dans des logiques de communication et de représentation. C'est le politique qui rend interprétables les actes sociaux.

En fait, il va s'agir de distinguer trois modalités pragmatiques de la médiation politique, qui permettent de subsumer, dans des catégories formellement définies, les différents types de discours qui structurent la communication politique.

Le pouvoir se définit comme une forme de communication politique qui utilise le discours comme mode de domination de l'autre. Il s'agit, en fin de compte, de définir l'institution à partir de l'énonciateur du discours qui se confond, en situation de pouvoir, avec l'institution qui légitime le dis-

cours, institution que nous proposons de désigner par le concept de destinataire. Le pouvoir est la situation dans laquelle, en se confondant avec le destinataire, l'énonciateur exerce une forme de domination et de censure sur les discours qui se tiennent dans le champ social.

L'**affrontement** est une modalité du discours qui clôt la communication sur de l'impossible. Il n'y a ni réponse, ni explicitation possibles dans une logique de l'affrontement, qui amène inéluctablement les partenaires potentiels de la communication à la rupture, soit: à l'impossibilité de communiquer et de produire de l'échange symbolique. Le discours de l'affrontement appelle une forme de passage à l'acte qui revient à la suspension, à l'interruption de la communication. A l'affrontement, ne peut répondre, dans le champ social de la communication, que la terreur du silence.

Le **projet** renvoie au futur la temporalité de la référence – en fait, il la renvoie à l'imaginaire. Le projet est une forme du discours politique qui renvoie la référence de la communication à de l'idéologie, soit: à de la représentation. C'est la représentation que se font de la communication les partenaires de l'échange, qui est la référence d'une telle forme de communication politique: il s'agit d'une forme située à la limite de la pragmatique, car le passage à l'acte n'y est qu'en représentation – en définitive qu'en imaginaire.

L'actualisation de la communication institutionnelle qui constitue la représentation politique de la pragmatique se structure selon un certain nombre de formes, qui désignent à la fois les formes de l'acte et les formes de la communication dans le champ de l'institution.

Le pouvoir désigne aussi une situation de communication qui définit l'action comme une des formes d'expression d'un statut social. L'action exercée dans la situation du pouvoir est une action nécessairement significative, interprétable en termes non de sens (il n'y a pas, dans ce cas, d'arbitraire dans la rapport du signifiant au signifié), mais de caractéristique, d'attribut: la médiation institutionnelle définit la pragmatique comme connaissance des implications politiques de la parole et du discours. Dans le champ politique, la connaissance pragmatique restitue précisément les relations de causalité qui permettent de remonter aux relations institutionnelles qui expliquent les

actions exercées. Le pouvoir fait partie des relations institutionnelles qui donnent lieu à des formes prédicatives , mais non nécessairement à des actions effectives. La pragmatique des relations politiques définit l'action, dans la situation du pouvoir, comme une forme de prédicat, qu'il s'agit essentiellement de montrer, de mettre en évidence, de manière à ce qu'il soit reconnu par les autres. En fait, la spécificité pragmatique du pouvoir dans le champ des relations sociales et politiques est qu'il s'adresse aux autres: il n'y a pas de pouvoir sans qu'il y ait une relation entre celui qui exerce et celui sur qui il est exercé. C'est par l'autre que se détient le pouvoir, ou sur lui; c'est en ce sens que le pouvoir définit une forme particulière de relation à l'action. La pragmatique politique appliquée au pouvoir transfère sur l'autre, sur le destinataire, la nécessité de donner du sens. Il s'agit d'une forme de pragmatique de transfert, qui permet de comprendre, cette fois sur le plan politique, en quoi les procédures d'aliénation constituent en définitive des structures de communication sociale mal conçues ou mal exercées. La pragmatique de transfert repose sur un clivage entre l'action exercée par un agent et la reconnaissance d'un statut à cet agent par les autres partenaires de la communication, au titre de son action même.

La représentation

La représentation est une fonction dans le champ politique. La pragmatique de la représentation est une pragmatique fonctionnelle, en ce qu'elle définit l'exercice d'une acte caractéristique et même fondatrice, à la base, du politique. La pragmatique de la représentation définit des actes non comme les simples exercices d'une pratique sociale, assumée par des agents, mais comme des actes servant à représenter d'autres agents, ou d'autres acteurs: la pragmatique de la représentation est, en ce sens, une pragmatique indirecte. Une pragmatique indirecte définit dans le champ politique de la communication sociale, une structure de dépendance ou d'aliénation qui constitue, de façon transversale, le facteur d'unification de l'ensemble du champ politique.

Par la logique de la représentation et la pragmatique indirecte, apparaissent deux structures majeures de la connaissance pragmatique.

D'une part, la pragmatique est une analyse des situations de communication qui fait apparaître les dynamiques parfois imperceptibles de délégation et de représentation qui s'instaurent entre les partenaires des échanges de communication. C'est, en particulier, la pragmatique qui permet de penser les relations de conflit ou de divergence entre l'énonciateur et celui qu'il est censé représenter dans la situation de communication. La pragmatique indirecte est, enfin, ce qui, dans le lieu du théâtre et du jeu en général, permet de penser l'articulation d'une double relation de communication partout où s'engage la théâtralité d'un jeu de représentation.

D'autre part, c'est la pragmatique indirecte qui constitue en objet des sciences de l'information et de la communication le problème de l'authentification de la communication, le problème de l'auteur. Se confondent, dans ce champ particulier de la connaissance pragmatique, la problématique de la production de la parole et celle de la légitimité de la parole reconnue. Dans la perspective d'une pragmatique pensée comme approche politique de la communication, il n'est de parole légitime qu'assumée par un destinataire ou reconnue comme telle par les autres partenaires de la situation de communication. On peut ici se demander, épistémologiquement ou philosophiquement, s'il ne s'agit pas là de l'une des fonctions de la connaissance pragmatique par rapport à la question du langage.

L'action militante

Il s'agit d'une pratique individuellement assumée de la vie publique. La pragmatique politique fait apparaître ici un type d'acte qui, en certain sens, ne se légitime que de lui-même. En termes de communication sociale et politique, militer, agir, c'est précisément conférer à l'acte même la fonction de rendre raison de son exercice. L'action, en ce sens, n'est pas interprétable, au sens où elle pourrait être renvoyée à une référence extérieure: elle n'est

explicable que réflexivement, à l'intérieur même de sa propre logique. C'est sur ce point que porte essentiellement la **critique de la politique**, telle qu'elle est conçue, en particulier depuis la seconde guerre mondiale. Au-delà, et cette fois en termes plus généraux de sciences de la communication, ce qui est à interroger ici, c'est la possibilité de justifier la communication, d'en rendre compte, par l'énoncé d'une finalité. La fin de la communication rend-elle compte de ses moyens, de son déroulement même? Y a-t-il convergence, cohérence, harmonisation, entre la communication en son déroulement et les motivations, ou les finalités, selon lesquelles elle est engagée? En fin de compte, cette question – il convient, semble-t-il, de le préciser – relève davantage d'une question de repérage et d'identification. C'est à partir de l'énonciateur et de celui au nom de qui il s'exprime que peut se poser, en termes pragmatiques, le problème de la validité de la communication et de l'énonciation. Dès lors qu'elle s'applique au champ social de la communication, la connaissance pragmatique se trouve ici aux confins de la morale, de l'éthique. On n'est pas loin de penser qu'une pragmatique de la communication introduit nécessairement à la problématique de la morale et de la légitimité éthique de la prise de parole. La parole ferait, dès lors, l'objet d'une analyse en termes non seulement de signification, d'efficacité ou de rhétorique, mais aussi de légitimité et de morale. Tout problème de pratique – et la pratique de la communication pose des problèmes de cette nature – introduit nécessairement à la dimension morale d'un questionnement.

La décision

La décision est un acte atemporel. Elle constitue le moment paradoxal de l'expérience pragmatique. Décider n'est pas parler, et, en ce sens, il s'agit bien, dans l'ordre de la communication, d'un événement pragmatique, mais cet événement est, paradoxalement, un moment hors du temps, et un moment lui-même sans temporalité. Sans durée, la décision est le moment où tout bascule, le moment qui représente la limite, le temps du passage

entre l'avant (les circonstances de la décision, le processus, souvent complexe, qui la structure) et l'après (les conséquences de la décision, soit: les actes qu'elle entraîne). La décision est sans durée, car elle représente à la fois un aboutissement et un point initial. Elle est, par définition, anticipatrice. Elle engage l'avenir de l'action par le présent du symbolique, puisque c'est dans le présent de la parole que se prend et se formule une décision dont sa consistance pragmatique ne viendra qu'après coup – dans le passage à l'acte. La décision est, en ce sens, une forme de pragmatique anticipée, une forme d'anticipation imaginaire (ou, à tout le moins, symbolique) de l'action dans la structure même qui en rend compte en termes de symboles et de langage. De fait, en raison même de cette anticipation, il n'y a de décision que par le langage et en lui. Mais, en quelque sorte par conséquent, la décision est, en termes de communication, récurrente. On ne mesure et on ne situe une décision, dans le champ de la communication sociale, que devant ses effets, devant l'actualisation effective des mesures décidées, devant le passage à l'acte qui, après coup, dans la suite temporelle et logique de la décision, actualise et fait advenir à la réalité la représentation anticipée qu'en donne la décision. C'est en ce sens que la décision présente un caractère atemporel: celui même du futur antérieur. La pragmatique de la décision peut donc se définir, pour conclure, comme une pragmatique de la disjonction temporelle – comme une pragmatique différée.

C'est dans cette double définition de pragmatique anticipée et de pragmatique différée que réside tout le paradoxe de la décision en matière de communication et d'action: elle échappe à la définition fondatrice de la pragmatique – soit: la coïncidence entre le symbolique et l'acte – pour se définir, au contraire, comme le moment où le symbolique se disjoint de l'acte, comme le moment où la pragmatique met en évidence le caractère problématique de l'existence même du sujet, et sa situation de manque. La pragmatique de la décision (cf. «Hamlet») nous fait apparaître, en fin de compte, que la pragmatique n'est rien d'autre que la mise en évidence de l'inquiétude symbolique du sujet.

Le terrorisme

Le terrorisme est une suspension de la vie institutionnelle. Mais la pragmatique, comme tout ce qui se joue dans le champ de la communication, a ses silences, ses interruptions, ses trous. Au terme de cette étude sur la connaissance pragmatique, il nous faut analyser ce que l'on pourrait nommer le degré zéro de la performativité: l'abolition, dans le passage à l'acte, de toute distance de représentation. Le terrorisme, ce serait la communication sans distance, c'est sans doute le seul cas dans lequel le langage fasse lui-même, agisse lui-même, hors de toute médiation symbolique, hors de tout processus de distanciation et de représentation. De fait, et pour en finir avec les définitions, le terrorisme est, dans le champ politique, la négation de toute représentation. Le terrorisme politique est le refus de toute forme d'institution, car l'institution, c'est justement la médiation, la distance. Le terrorisme représente la coïncidence entre l'agent et le sujet du symbolique: c'est la raison pour laquelle le terrorisme a ses héros et ses martyrs. Pas de terrorisme sans héros, car il faut bien faire parler ses actions et les nommer, puisque, et pour cause, elles ne sauraient le faire elles-mêmes. Maintenant, pourquoi parler ici de terrorisme? Pourquoi cette immédiateté, ce degré zéro de la performativité, sont-ils là pour menacer, pour «terroriser», pour produire la peur? Fondamentalement parce qu'en niant la médiation symbolique et la distance, il nie l'existence même de l'autre: en confondant l'acte et le symbole, il dénie toute attente à la réponse de l'autre. Le terrorisme est originairement, fondamentalement, porteur de silence. Fin du langage, il est la fin du politique.

Bernard Lamizet é Investigador e Professor da Universidade Lumière (Lyon 2). Tem diversos trabalhos publicados na área da teoria semiótica, encontrando-se presentemente a desenvolver investigações que correlatam o verbal e o não-verbal, em instâncias de comunicação presencial ou a distância.